

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Si Bémol, comédie en un acte par, Jules-Jéhin Frume

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 893

MONTREAL, 15 JUIN 1901

5c LE No



Mgr MAXIME DECELLES

Cinquième évêque de Saint-Hyacinthe. Né à Saint-Damase, le 30 avril 1849, ordonné prêtre le 21 juillet 1872, élu évêque de Druzipara, le 14 janvier 1893, sacré le 9 mars suivant, intronisé évêque de Saint-Hyacinthe, le 30 mai 1901

“SI BEMOL,”

PAR JULES-JÉHIN PRUME

Comédie en un acte, écrite en février 1901 et représentée pour la première fois le 21 mars suivant au Monument National (Soirées de familles).

PERSONNAGES

FRANTZ D'HERSTHAL, violoniste. (Français) 30 ans.
MAUD LESLIE, son élève. (Américaine) 20 ans.

La scène se passe à Paris de nos jours.

La scène représente une pièce tenant tant d'un salon que d'une chambre de musique. A gauche, un piano; puis chaises, pouf, table, casier et instruments de musique, etc., etc.

Au lever du rideau, Maud joue du violon *ad libitum*, (1) un accompagnateur est au piano et Frantz, un archet à la main, donne le mouvement du morceau.

SCÈNE UNIQUE

Maud (*gaiement*).—Etes-vous content ?
(*L'accompagnateur se retire.*)

Frantz.—Oui et même beaucoup; cependant, pour vous prouver que la perfection n'existe pas ici-bas, (*lui montrant la musique*) voyez ceci.

Maud.—Et bien ?

Frantz.—Comment appelez-vous cette note ?

Maud.—Mais, c'est un... si bémol.

Frantz.—Certainement ! alors pourquoi avez-vous joué un... si naturel ?

Maud (*étonnée*).—Moi, j'ai joué un... si naturel ?

Frantz.—Tout ce qu'il y a de plus naturel, mais le mal n'est pas grand et on peut y remédier facilement.

Maud.—Vous m'étonnez et je suis toute confuse... vrai, là, vous ne m'en voulez pas trop ?

Frantz.—Vous en voulez pour si peu de chose...

Maud.—D'autant plus, n'est-ce pas, qu'il sied toujours mieux à une femme d'être... naturelle ?

Frantz.—Au point de vue physique ceci est très exact, mais en musique ?...

Maud.—La musique n'est-elle pas toute d'harmonie ? et l'harmonie dans la nature ou dans l'être créé, n'est-ce pas la même chose ?

Frantz.—Vous devenez poétique...

Maud.—Quoi de surprenant à cela : poésie, musique, femme, n'y a-t-il pas dans tout ceci une grande ressemblance ?

Frantz.—Les poètes, gens essentiellement rêveurs, le prétendent, mais du rêve à la réalité, grande est la distance, aussi sont-ils généralement, en pratique, de forts mauvais clercs.

Maud.—Alors, vous ne trouvez pas naturel que la femme soit comparée à la musique et à la poésie ?

Frantz.—Comparée, non ! Mais la femme, possédant en elle les charmes de la musique et de la poésie, constitue un être à la fois terrible et charmant qui attire le cœur de l'artiste. Par sa beauté, elle exalte son imagination, le grise par son parfum et le pousse le plus souvent aux plus géniales conceptions.

Maud.—Voyez-vous, la femme est par elle-même toute une poésie ! Celle qui comprend son rôle doit régner entièrement sur les cœurs, ce cœur fut-il celui d'un artiste ! Son essence doit être la poésie de l'existence, sa parole la musique de l'âme !

Frantz.—Comme vous êtes étrange !

Maud.—Vous me trouvez étrange ?

Frantz.—Oui certes, car vos paroles ont quelque chose de vague et de charmant, que je ne puis définir.

Maud.—Mais, c'est très intéressant ce que vous me dites là !

Frantz.—Aimez-vous la musique moderne ?

Maud (*s'asseyant sur le pouf*).—Beaucoup.

Frantz (*s'asseyant sur une chaise, au-dessus*).—Vous avez pu, alors, vous rendre compte, qu'elle se composait d'effets harmoniques qui, au premier abord, paraissent singuliers. On ne sait, au juste, si l'harmonie est fautive ou non; puis, petit à petit, l'oreille s'y fait; le système nerveux, d'abord tendu à se rompre, se relâche; puis, c'est comme un engourdissement, un

charme qui pénètre graduellement et envahit bientôt les moindres recoins de l'être...

Maud.—Et vous me comparez à cette musique ?

Frantz (*se lève, fait quelques pas, et après un silence*):
—Si nous continuions notre leçon ?

Maud.—Avec plaisir. (*Elle se place devant le pupitre et joue les premières mesures du morceau. Soudain, elle s'arrête et à Frantz qui se trouve près d'elle*):
Pourquoi ne jouez-vous pas avec moi ?

Frantz (*prenant la scène*).—Pas aujourd'hui.

Maud.—Ceci n'est pas une raison.

Frantz.—Je me sens trop nerveux.

Maud.—Nerveux vous ?... N'avez-vous pas l'habitude, à chaque leçon, de jouer avec moi ?

Frantz.—C'est vrai; mais, je vous en prie, ne me questionnez pas, je ne puis vous répondre.

Maud (*allant à lui*).—Comment se fait-il, que M. Frantz d'Hersthal, le plus célèbre violoniste de Paris, soit nerveux avec une petite fille ?

Frantz.—Une petite fille... C'est le moment de dire qu'il n'y a plus d'enfants !

Maud (*prenant la scène*).—Méchant !

Frantz.—N'est-ce pas vrai ?

Maud.—Je ne suis pas encore bien vieille... je n'ai que vingt ans !

Frantz.—L'âge du rêve !

Maud.—Comment ?

Frantz.—Je dis que vous êtes encore à l'âge du rêve; à cette période de la vie où, comprenant déjà l'intensité des sentiments divers qui l'agitent, le cœur peut, comme une rose, entr'ouvrir ses feuilles et éclore à l'amour !

Maud.—Je crois que c'est vous qui devenez poète.

Frantz (*prenant la scène*).—Si je continue, je finirai par dire des bêtises.

Maud.—Certes oui... Et cependant... voyez ma main, n'est-ce pas celle d'une enfant ?

Frantz.—J'avoue...

Maud.—Et mon bras ?...

Frantz (*prenant la scène*).—Le terrain devient brûlant !...

Maud.—Que dites-vous ?...

Frantz.—Je dis que si toutes les Américaines sont comme vous, les Etats-Unis doivent être un pays adorable et charmant, mais... bien dangereux...

Maud.—Dangereux !... (*raillieuse*) La police chez nous est fort bien faite.

Frantz.—Je n'en doute nullement... mais ce n'est pas de cela dont je veux parler...

Maud.—Et, il n'y a plus de sauvages...

Frantz.—Ceux-ci étaient mille fois moins dangereux que vos jolis yeux...

Maud.—Des compliments ?...

Frantz.—Pardon, mais je le pensais.

Maud.—Exprimer trop bien ce que l'on pense est parfois dangereux.

Frantz (*à part*).—Où veut-elle en venir ?

Maud (*insinuante*).—N'est-ce pas vrai ?

Frantz.—Voyons, dites-moi, toutes les Américaines sont-elles comme vous ?

Maud.—Comme moi ?...

Frantz.—Ont-elles ce sourire captivant qui enchaîne, ce charme qui pénètre jusqu'au plus profond de l'être, qui trouble, qui fascine... en un mot qui grise comme le liquide d'or du champagne ?...

Maud.—Vous avez de nous une charmante opinion.

Frantz.—Elles sont capiteuses !

Maud.—Vraiment ?

Frantz.—Troublantes.

Maud.—J'avais toujours cru, cependant, que les Français trouvaient les Anglaises ?...

Frantz.—Ah ! mais arrêtez; les Américaines ne sont pas des Anglaises ! Elles sont...

Maud.—Elles sont ?

Frantz.—Les Parisiennes du Nouveau-Monde.

Maud.—L'Américaine a peut-être beaucoup de la Parisienne, mais en plus, c'est un être fantasque, comme vous disiez... étrange ! Elle est à la fois sérieuse et volage; elle aime à jouer avec le danger; mais presque toujours certaine de ne pas succomber, elle aime à plaire; (*prenant la scène*) nous aimons à être trouvées jolies, nous aimons qu'on nous le dise,

mais pas plus. Nous aimons qu'on nous désire, mais chut... pas plus... (*elle s'assied*).

Frantz (*s'asseyant sur le pouf*).—Mais c'est terrible ce que vous me dites là !...

Maud.—Et pourquoi terrible ? Nous voulons bien consentir à ce que l'on nous fasse la cour, mais il faut y mettre des formes, encore des formes, toujours des formes.

Frantz.—Vous m'étonnez ?

Maud.—Vous autres, Français, vous ne comprenez pas la résistance, pour nous, c'est un jeu. Si vous veniez en Amérique, vous verriez ces sauvages amérindiens bondir sur leurs coursiers à travers les plaines ou les sentiers des montagnes; elles vont dans leur course fiévreuse, les cheveux au vent, la tête fièrement rejetée en arrière, les narines frémissantes, lançant leur cheval frissonnant jusque sur le bord des précipices où l'on croit les voir s'abîmer, puis elles reviennent souriantes, se moquant du danger. Telles nous sommes sur notre sol américain, telles nous sommes en amour; aimant à plaire, à être admirées, nous cotoyons sans aucune crainte ce gouffre dangereux, sachant bien que nous n'y laisserons pas tomber notre cœur.

Frantz.—Mais c'est un jeu cela, un jeu cruel et terrible ?

Maud.—Non, c'est au contraire un jeu charmant, qui a nom le... flirt.

Frantz.—L'épouvantable mot.

Maud.—Le flirt est à l'amour, ce que la plaisanterie est à la conversation.

Frantz.—Non, mille fois non ! c'est un amusement dont il ne me plairait pas d'être victime.

Maud (*sournoise*).—Croyez-vous ?

Frantz.—C'est très mal.

Maud (*joignant l'action à la parole*).—Quel mal y a-t-il donc à sourire, à regarder sournoisement sa victime... ?

Frantz.—Mademoiselle !

Maud.—A faire pénétrer dans ses veines le charme ardent du désir, à lire dans ses yeux une passion saine et vraie...

Frantz (*suppliant*).—Miss Maud ?...

Maud (*de même*).—A froter sa main qui tremble, à se montrer caline, provocante, à découvrir dans un sourire l'émail de ses dents, la fraîcheur de ses lèvres roses...

Frantz.—Maud !... je...

Maud (*très calme*).—Si nous reprenions notre leçon.

La fin au prochain numéro

LES SPIRITES ET LE FEU

Les spirites prétendent non seulement faire parler les tables et promener les tabourets, ils prétendent agir sur les phénomènes de combustion.

Ainsi, les médiums commandent le feu. Une revue qui s'occupe de spiritisme, raconte que le fameux D. Home, étant en état de transe, se dirigea vers la cheminée, où flambait un feu de bûches, fouilla de ses mains dans la braise, et retira un tison ardent deux fois plus gros qu'un œuf. La flamme s'échappa à travers ses doigts. Une personne demanda à Home si elle se brûlerait, en prenant à son tour la masse enflammée. "Essayez," répondit le médium. La personne essaya et se brûla. Home mit ensuite un charbon ardent dans un mouchoir de batiste qui demeura intact. On vit, un autre jour, Home prendre un charbon rouge et le poser sur ses cheveux, qui étaient fins et légers comme du duvet. Des expériences analogues ont été faites sur un médium du nom de Hopcroft, qui tenait des braises dans la main pendant quatre ou cinq minutes.

On peut rapprocher ces faits exceptionnels de l'ancienne épreuve judiciaire, où l'on faisait marcher l'accusé à travers un feu ardent. Parfois, il ne se brûlait point.

NOËL SERGE.

) L'actrice eut, volonté chanter ou joue du piano.

Mon dernier Chemin de Croix

Par M. le Dr Choquette



Dr Choquette

Voyons, c'est le bon moment, va faire ton chemin de croix... il y a assez longtemps que tu retardes.

—Ah ! bien... j'ai ceci, j'ai cela à terminer... j'irai demain.

—Pourquoi pas aujourd'hui ? tu auras une autre raison demain... d'ailleurs si tu as honte, à cette heure-ci il n'y a personne

têtes brunes et blondes qui nous sont partout si chères.

Un soir, hélas, j'eus froid au cœur ; je venais d'entendre nettement, de la chambre voisine, mon Gabriel, mon petit Gabriel, tousser dans son sommeil de cette toux spéciale que n'ignorent point les connaisseurs. Il y a des sanglots dans cette toux-là.

En levant subitement les yeux de dessus mon livre, je rencontrai le regard navré de ma femme déjà rivé sur moi. Ni l'un ni l'autre ne bougèrent cependant. Sans échanger un mot, nous nous étions compris et nous avions tous les deux peur de parler.

Un quart d'heure s'écoula. Tout à coup, ma femme sans ajouter pourquoi, mais comme continuant une conversation secrète entre nous :

—Il faut que tu promettes un chemin de croix.

Ah ! la prière, à ces heures de détresse pénible, on s'y rattache instinctivement comme à une épave ; c'est là que les femmes, dans leur grande âme, trouvent la force de tous leurs sacrifices. Et si réfractaires que nous soyions nous-mêmes, Dieu, c'est encore pour nous le meilleur baume à certaines désespérances.

Je le promis volontiers ce chemin de croix, et c'est lui que je me suis mis en frais de faire hier. La maladie de mon bébé ne s'était à la vérité résumée qu'à un malaise passager, mais je voulais acquitter loyalement ma promesse.

* *

Ce fut avec un sentiment de curiosité éveillée que les trois ou quatre bonnes vieilles, agenouillées dans les banquettes, me virent en prosternation à l'autel

principal de l'église, et elles retinrent un moment les grands soupirs contristés dont elles époussetaient leurs livres de prières.

Maintenant "à gauche," me dis-je, en reluquant le tableau de la première station, et je me mis à arpenter les dalles de la nef, enjambant avec fracas par-dessus la douzaine et demie de troncs disposés près de la balustrade.

Ah ! sapristi ! savez-vous que c'est très gênant de faire ainsi retentir les voûtes sous des genuflexions et des pas répétés qui éveillent tout de suite dans la sonorité générale un écho ironique au-dessus de nos têtes.

Il me semblait vraiment que sainte Anne, saint Joseph, perchés sur leurs chapiteaux blancs et les grands saints ankylosés des tableaux se moquaient de moi et me faisaient des niques dans le dos.

Mais mon Gabriel étant mieux, j'accomplissais mon engagement ; et ils auraient éclaté de rire, les bons saints, qu'ils n'auraient pas pu me déranger ni me distraire.

J'allais donc, solennel comme le devoir, superposant les genuflexions et les Pater.

A l'arrière de l'église, je fus un peu dérouté par un grand ange blanc—formant prie-dieu—sur lequel j'allai me buter ; et en même temps les deux lourds escaliers en zig-zag qui conduisent aux jubés me firent un instant perdre l'itinéraire des stations, mais je crus me rattrapper et je filai " toujours à gauche."

...Je touchais au terme.

Dieu sait, lui, que je n'ai pas voulu tricher ; qu'au contraire, je voulais être franc et loyal et remplir cordialement mon engagement, mais, bonté divine ! que ma ferveur subit donc une détente à ma dernière genuflexion : Je venais de constater que mon chemin de croix n'avait que treize stations.

...En arrière, parmi les pilastres des jubés, dans les recoins des escaliers, j'en avais oublié... une.

Mais, chut, n'allez point répéter ça à ma femme, elle me le ferait recommencer.

DR CHOQUETTE.

à l'église... Puis tu verras, il sera encore malade ton Gabriel, si tu n'y vas point.

"Encore malade," ceci m'ébranla subitement. —C'est bien, j'y vais, répondis-je à ma femme... On commence à gauche, hein ?

—Oui, à gauche. Dis simplement un "pater" et un "ave" devant chaque station en y ajoutant une genuflexion avant et après.

Ces renseignements ne m'étaient pas inutiles, car depuis mon temps de collège, j'avais un peu trop négligé peut-être les chemins de croix, que je considérais comme une manifestation religieuse trop éclatante, trop publique aussi pour mon degré de piété.

Si j'étais du nombre des pharisiens qui courent les rues aujourd'hui et nous ennuiant de leurs capucinaades, je cacherais ces aveux qui leur conviennent, après tout, aussi bien qu'à moi-même ; mais à quoi afficher leur fausse et hypocrite dévotion.

Je pris donc la route de mon église... j'allais remplir ma promesse.

* *

Le croup sévissait. Le croup—cet épervier des ténèbres comme l'appelle Victor Hugo,—qui, traîtreusement, parfois sans cri d'alarme, étrangle les petits, en avait tué plus d'un.

Oh ! l'horrible, l'infâme maladie. Quand Dieu répandit toute la longue série des misères et des affections humaines, il ne créa pourtant point celle-là, car elle est sauvage, elle est monstrueuse, elle est lâche surtout, et il y a du Judas dedans.

Il y a de pénibles et douloureuses maladies qui torturent et martyrisent, contre lesquelles cependant le patient combat, se raidit et collette jusqu'au dernier souffle. Mais celle-là... ah ! celle-là, elle vient surtout la nuit, hypocritement, fouiller les chambres, dont elle évite les grands lits où dorment les robustes et les forts, pour atteindre les berceaux ; elle s'attaque aux petits anges qui y rêvent à bras repliés, et les saisit sauvagement... à la gorge.

Ils sont faibles ceux-là, ils sont petits se dit le croup, ils ne se plaindront point, peut-être joueront-ils même le lendemain pour que la mère si vite alarmée ne soupçonne qu'un malaise inoffensif ; puis, quand le virus aura bien enfiévré tous les tissus, l'asphyxie fera le reste.

Non, Dieu, qui est père aussi, ne l'a pas créé cette maladie-là, n'a pas pu la créer.

Or le croup sévissait.

Le médecin, père de famille, connaît seul ces angoisses qui compriment l'estomac comme un pan de montagne, à l'époque des épidémies dont il suit la marche et qu'il craint toujours de voir éclater à son foyer.

Le moindre symptôme l'alarme alors, une rougeur d'épiderme, une crise de toux suffit pour lui rappeler toute sa pathologie à l'esprit et c'est sans cesse avec un œil inquiet qu'il surveille et examine les petites



PETITES CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

8.—CARRÉ PARFAIT

Tout nombre qui est un carré parfait est terminé toujours par un des chiffres : 1, 4, 5, 6, 9, ou par deux zéros ; mais dans ce dernier cas, le chiffre significatif qui se trouve immédiatement avant les deux zéros doit être un des cinq que nous avons déjà nommés.

9.—PROPRIÉTÉ DU NOMBRE 12,345,679

Le nombre 12,345,679 est tel, que multiplié par les nombres : 9—18—27—36—45—54—63—72—81, qui forment une progression arithmétique dont la raison est 9, on trouvera 9 chiffres pareils et égaux à la différence du multiplicateur avec la dizaine immédiatement supérieure.

Exemple : 12,345,679 + 45 = 555,555,555. La différence du multiplicateur : 45 avec la dizaine supérieure : 50, est en effet 5.

10.—NOMBRE PARFAIT

On appelle nombres parfaits ceux qui sont égaux à la somme de leurs diviseurs. Ces nombres sont très rares, car il n'y en a qu'un de 1 à 10, un de 10 à 100, et un de 100 à 1,000. Leur dernier chiffre à droite est alternativement 6 et 8.

Pour trouver un nombre parfait on s'y prend de la manière suivante :

On écrit la série des nombres ci-après, qui, on le remarquera, va toujours en doublant.

2 et 4, 4 et 8, 16 et 32, 64 et 128, 256 et 512, 1024 et 2048. Puis il suffit de multiplier le premier par le second diminué de 1.

Exemple : Pour trouver le nombre parfait de 10 à

100, je prends 4 et je le multiplie par 8-1-7. Le nombre 28 est le produit de 4 par 7 et aussi le nombre parfait de 10 à 100.

11.—DIFFÉRENCES ÉGALES DANS LES PUISSANCES

Dans les carrés les 2^e différences sont égales.

Exemple : soit la série des carrés jusqu'à 12.

	1	4	9	16	25	36	49	64	81	100	121	144
1 ^{ère} différence :		3	5	7	9	11	13	15	17	19	21	23
2 ^e différence :			2	2	2	2	2	2	2	2	2	2

Dans les cubes ce sont les 3^e différences qui sont égales ; dans les 4^e puissances ce sont les 4^e différences ; dans les 5^e puissances ce sont les 5^e différences ; etc.

12.—NOMBRES TRIANGULAIRES

On appelle nombre triangulaires ceux que l'on obtient en additionnant les nombres consécutifs à partir de 1 dans la série naturelle : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, etc. Ainsi 55 est un nombre triangulaire parce qu'il égale la somme des nombres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 = 55.

Tout nombre triangulaire multiplié par 8 et augmenté de 1 donne pour résultat un carré parfait. Exemple : 15 + 8 = 20 et 20 + 1 = 21 qui est exactement le carré de 11.

Le côté d'un nombre triangulaire se trouve en prenant la plus petite moitié de la racine carrée que nous venons de trouver.

Exemple : 5 est le côté de 15 parce que 15 est égal à 1 + 2 + 3 + 4 + 5 et 5 est la plus petite moitié de la racine carrée 11 trouvée plus haut.

PAUL CALMET.

MŒURS CHILIENNES

UN DANGEREUX BANDIT

Le 23 février 1823, il y avait énorme affluence dans la grande place de Santiago, la capitale du Chili. On se préparait à pendre un homme que chacun désignait sous le nom de *ressuscité*, car, cinq ans auparavant, il avait été déjà occis.—Si de nombreux témoins, parmi la foule, n'eussent attesté la mort de ce condamné, on n'aurait jamais supposé qu'il fût sorti indemne d'un premier supplice ; il levait orgueilleusement la tête, et ses yeux aussi ardents que ceux d'un fauve exprimaient une extraordinaire vitalité.

Cependant, rien n'était plus vrai.

Celui qu'on allait pendre, Vincent Bénévides, fils de Torobio Bénévides, géolier à Quirihue (province de la Concepcion), avait été fusillé en 1818, quelque temps après la bataille de Maypo, comme déserteur et assassin. Plusieurs de ses complices et son frère subirent la fusillade le même jour. Leurs cadavres abandonnés à la voracité des vautours restèrent exposés sur la terre nue.

Quoiqu'il eût le corps traversé par plusieurs balles, Bénévides n'était que dangereusement blessé. Il conserva assez de présence d'esprit pour contrefaire le mort. Un sous-officier, son ennemi personnel, crut remarquer quelques faibles mouvements provoqués par les derniers spasmes de l'agonie. Il dégaina, passa son sabre à travers le cou du moribond et lui fit trois ou quatre larges entailles. Bénévides ne bougea point. Il resta gisant au milieu des cadavres jusqu'à la nuit. Lorsqu'il jugea les ténèbres assez épaisses, il se souleva et se traîna vers une chaumière voisine où des Indiens l'accueillirent, pansèrent ses plaies et le traitèrent généreusement.

Personne n'en doutait : Bénévides était bien mort.

Tout à coup, on apprit qu'un audacieux brigand exerçait toutes sortes de dépradations dans les campagnes chiliennes.

C'était Bénévides qui s'affirmait et se vengeait. Malgré les doutes émis sur la résurrection du bandit, il fallut se rendre à l'évidence, car il mettait une sauvage ostentation dans ses crimes et les publiait ou les faisait publier, afin que l'on sut la part qu'il y prenait.

Le Chili venait de s'affranchir du joug espagnol, et le vainqueur de Maypo, le général San Martin, projetait de délivrer le Pérou. Bénévides s'offrit pour le seconder avec le ramassis de coquins qu'il commandait. Dans les temps de révolution, on n'est point difficile sur le choix de certains auxiliaires. San Martin eut une entrevue avec l'ancien déserteur et

l'envoya combattre les Indiens Araucans, en attendant de l'employer dans son armée. Le général des patriotes eut à se repentir de son choix. Bénévides le trahit avec une rare impudence.

Les circonstances le favorisaient, car le Sud du Chili était presque dépourvu de troupes, et les Araucans ne demandaient que pillages et meurtres. Qui pouvait mieux les conduire que Bénévides, un chef sans scrupules, intraitable, féroce ?

Pendant quelques mois, tout le pays situé au-delà du Biobio subit les horreurs d'une guerre épouvantable et sans merci. Redouté et puissant, le "ressuscité" décréta que tout patriote saisi par ses acolytes était d'avance voué à la mort, *quelle que pût être son offense*.

Cet encouragement à l'assassinat devint parole

Les profits du brigandage terrestre ne suffisant plus au bandit, il décida d'y ajouter ceux du brigandage maritime et de se transformer en conquérant illustre. D'abord, il songea à se créer roi d'Araucanie, précédant ainsi M. de Tonnens, avoué de Périgueux, qui chercha une couronne dans cette même contrée ; mais il reconnut qu'une flotte était indispensable à un monarque, et il s'employa activement pour s'en procurer une. Il établit son quartier général sur les rivages de la baie d'Arauco et s'empara par surprise du baleinier *Héro* puis du brick *Hersilia*. Ces deux navires étaient américains. Ils pénétrèrent dans la baie d'Arauco, manœuvrés par des équipages fantaisistes et salués par des salves d'artillerie. Le futur roi avait eu la précaution d'aborder le pavillon espagnol.

Le nouvel amiral (il se décerna ce titre) ordonna aux équipages de descendre à terre et les passa en revue, en ayant le soin d'inspecter les poches et de prendre tout l'argent qu'elles contenaient. Puis il les obligea d'entrer à son service comme pirates sous peine de mort.

Bénévides expédia *Hersilia* à l'île Chiloe et demanda des secours au gouverneur, qui, en bon Espagnol, se garda bien de les refuser, ne s'inquiétant nullement de la moralité de son allié, du moment qu'il s'agissait de combattre les patriotes chiliens.

Après une heureuse traversée, le brick ramena onze officiers, vingt soldats, un canon de 24, quatre de 6, deux pièces de campagne et des munitions. Inutile d'ajouter que le gouverneur avait joint à son envoi une lettre des plus flatteuses où il qualifiait de "héros" l'horrible bandit.

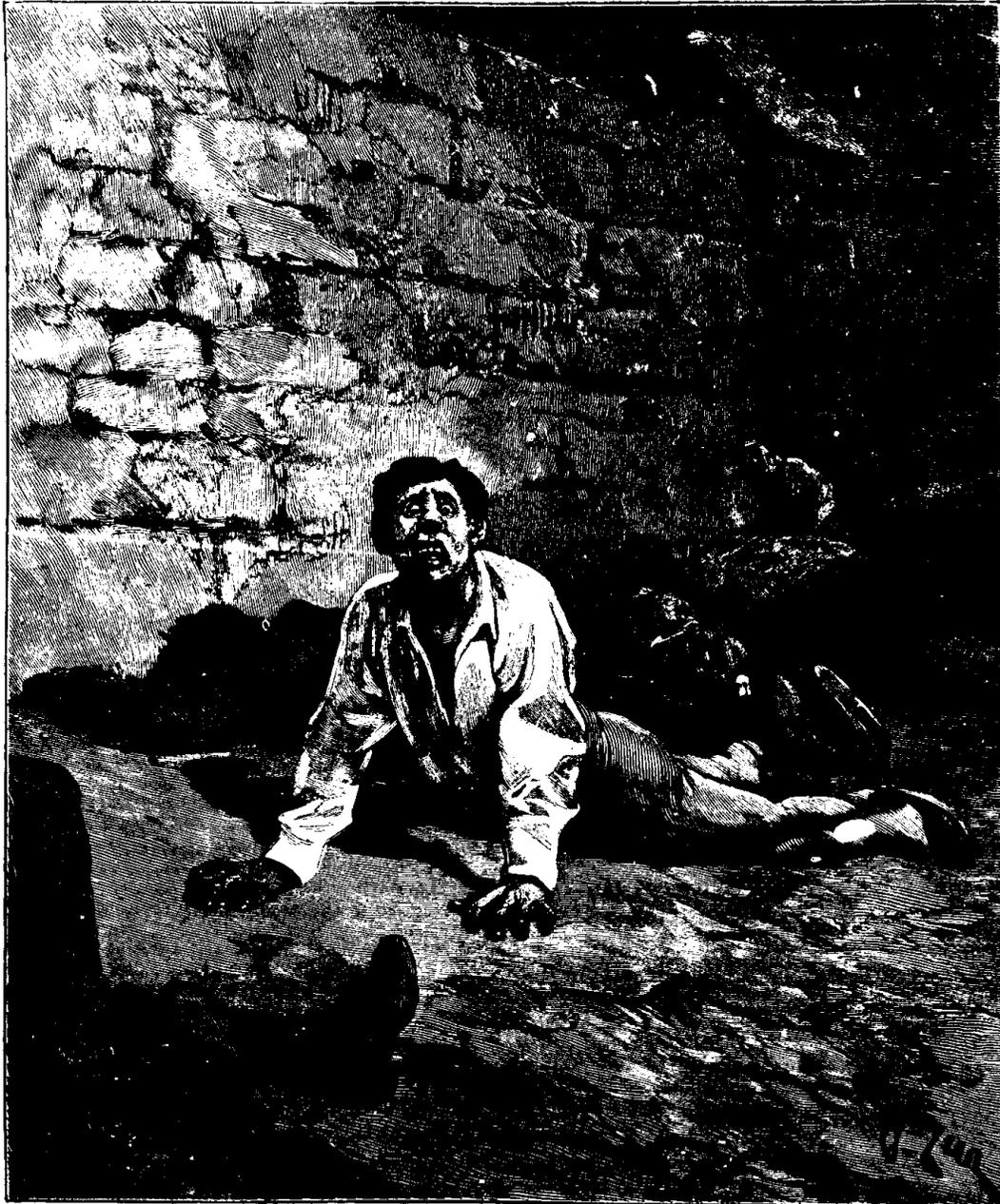
Quelque temps après, Bénévides captura un baleinier et un brick anglais, la *Persévérance* et l'*Océan*. Ce dernier transportait plusieurs milliers de fusils. Enivré par ce succès, il conçut alors le projet de bloquer Valparaiso avec sa "flotte" et de marcher sur Santiago avec une armée régulière. Le capitaine de la *Persévérance* et un matelot, ayant tenté de s'é-

chapper, furent tués et mutilés.

Une armée ne s'improvise pas en quelques jours et bien des choses manquaient à celle que le futur conquérant destinait à l'invasion du Chili. Les piques et les harpons des baleiniers furent convertis en lances, les voiles des navires servirent à l'habillement des soldats, des ouvriers de divers métiers établirent des ateliers, forgèrent des armes, construisirent des caissons et des voitures de train.

Il manquait une seule chose : des trompettes pour la cavalerie.

"Si les hommes et les chevaux ne sont point excités par la trompette, disait Bénévides au capitaine de *Hersilia*, ils rempliront mal leurs devoirs. S'il existait une fabrique d'instruments de musique dans l'Araucanie, je m'en emparerais et la pillerais... mais



A la nuit, Bénévides se traîna vers une chaumière voisine.—Page 100, col. 1

il n'y en a pas." Désireux d'amadouer ce tigre à face humaine, le capitaine lui conseilla de faire des trompettes avec des feuilles de cuivre trouvées dans la cale de l'Océan.

Tant bien que mal, le travail fut exécuté par des armuriers, et au bout de trois jours le camp retentissait de sonneries belliqueuses.

Grâce au conseil qu'il avait donné, le capitaine de l'*Hersilia* vit la surveillance dont il était l'objet se relâcher un peu. Il profita de cette aubaine et se sauva avec dix matelots. Ayant trouvé deux canots laissés près du rivage, il ordonna de défoncer des chaloupes qui pouvaient servir à la poursuite, s'enfuit et aborda à l'île Sainte-Marie où il se cacha avec ses compagnons. Plus tard, il parvint jusqu'à Valparaiso et conta les hauts faits de Bénévides. Un cri d'horreur accueillit son récit, et le capitaine Hall, de la marine anglaise, commandant le vaisseau *Le Gonway*, reçut l'ordre de croiser sur la côte méridional du Chili.

Bénévides n'était pas homme à se "démonter" pour si peu. Il ajourna son expédition, recommença ses exactions, ses meurtres, terrorisa les territoires qui forment la province de la Concepcion. Le 23 septembre 1820, un prisonnier de guerre, don Carlos Maria O'Carriol, fut fusillé au mépris du droit des gens. Le 26, il attaqua trois cents hommes du bataillon de Coquimbo, commandés par le major-général Andrés Alcazar qui, faute de munitions, accepta une honorable capitulation.

Bénévides ne tint nul compte des conditions stipulées. Immédiatement, il ordonna de fusiller les officiers, puis les soldats, et enfin un certain nombre de familles indiennes qui s'étaient placées sous la protection du bataillon. Ce jour-là, on estime que sept à huit cents personnes périrent victime de ce lâche attentat. Epouvantés par la cruauté de ce monstre, les Espagnols eux-mêmes renoncèrent à ses services.

— Au lieu de les avoir pour amis, dit tranquillement l'infâme brigand, je les aurai pour ennemis.

Redoublant d'audace et de férocité, il transmit les instructions les plus sanguinaires à ses gens, leur recommanda de tuer tous les prisonniers qu'on ferait.

Enfin, après une série de crimes qu'il serait trop long d'énumérer, Bénévides fut battu par les patriotes à Chillan. Néanmoins, il parvint à se sauver avec quelques-uns de ses partisans et à se réfugier sur un de ses navires. Il avait si bien conscience de l'horreur qu'il inspirait, qu'il craignait de s'aventurer à terre.

A bord, il se rendit insupportable par les exigences les plus tyranniques. Le 1er février 1823, le manque d'eau et de vivres le força de relâcher dans le port de Topocalma, où il s'échoua. Il défendit, sous peine de mort, de révéler sa présence. Mais un soldat se sauva à la nage et apprit aux Chiliens le nom de leur hôte. Les dieux, affirmaient les anciens, aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. L'exemple de Bénévides confirma une fois de plus ce vieil adage.

Le lendemain, au point du jour, il descendit à terre et entra en ville, prétendant qu'il avait apporté des dépêches de la Conception pour le général San Martin et qu'il ne pouvait en retarder l'envoi.

Deux courageux patriotes, don Francisco Hidalgo et don Ramon Fuensalida, l'arrêtèrent et le livrèrent aux autorités chiliennes. L'instruction de son procès dura longtemps, car le gouvernement tenait à prouver qu'il n'exerçait pas une vengeance.

On l'a condamné, dit un curieux rapport affiché dans les principales villes du Chili, on l'a condamné à une peine que méritait chacun de ses crimes. Comme déserteur, il méritait la mort. Après avoir violé toutes les lois de la guerre, on ne pouvait le considérer comme prisonnier. Comme pirate et destructeur de villes entières, il méritait encore la peine capitale. Son châtiement devait venger l'humanité outragée et épouvanter ceux qui chercheraient à l'imiter. En conséquence de la sentence prononcée, on l'a tiré aujourd'hui de sa prison (23 février 1823) ; il a été conduit dans un panier, et lié à la queue d'un mulet, dans la grande place où il a été pendu."

Afin d'empêcher Bénévides de ressusciter comme en 1818, on lui coupa la tête et les mains que l'on

plça d'une façon très apparente sur des poteaux élevés et tournés du côté des lieux où il avait commis ses crimes, Santa-Juana, Tarpellanca et Arauco.

Ainsi mourut ce bandit.

Et pourtant des indiens Araucans soutinrent envers et contre tous que Bénévides ressuscita une seconde fois... et qu'il ressusciterait tant qu'on le tuerait par le sabre, les balles ou la corde.

A. BROWN.

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

A vingt-cinq lieues environ au-dessous de Québec, de Saint-Jean Port-Joli à la Pointe à l'Original, le Saint-Laurent pousse une pointe dans les terres et sa rive droite s'arrondit en une charmante baie, au fond de laquelle se trouve l'embouchure de la rivière Ouelle. Certes, c'est assez son habitude de dessiner tout le long de son cours des baies charmantes, de découper des îles, de se transformer en lacs, de bondir en tumultueux rapides, de se précipiter en cascades, de s'entourer de paysages de luxe et autres fantaisies qui, du Niagara et Mille-Iles jusqu'au Saguenay, font tour à tour du fleuve-roi, un acrobate ou un artiste. Mais c'est peut-être là, entre la baie Sainte-Anne et la baie Saint-Paul qu'il a le plus de grandeur et de majesté. Nulle part aussi, entre sa rive bleuisante et montagneuse du Nord et ses bords fertiles et plats que limitent au Sud les premiers contre-forts des Alléghany, de la pointe du petit Cap à l'Original, on ne jouit d'un plus magnifique point de vue.

Quoiqu'il en soit encore à plus de 180 lieues du golfe, il atteint déjà une largeur d'une dizaine de lieues, et ses eaux que la marée refoule bien au-delà de Québec, jusqu'au pied du lac Saint Pierre, se mêlent à la mer et deviennent salées. Grâce à cet circonstance, sans doute, c'est également à cet endroit que le Saint Laurent est plus poissonneux.

Au printemps, les esturgeons, les achigans, les brochets, les saumons, les aloses, les anguilles curieuses que l'on prend par centaines de mille dans des nasses, descendent des lacs et des rivières d'en haut pour s'engraisser à la mer et acquérir ce goût fin qui leur vaudra plus tard tous les compliments des connaisseurs, pendant que du golfe et des profondeurs de l'Océan montent, harengs, morues, maquereaux, bars, flétans et sardines, pressés en bancs immenses, innombrables, et viennent, poussés par une loi mystérieuse de la nature, déposer leur frai au milieu de ces flots adoucis et plus propices. Toutes les espèces fluviales et marines réunies se rencontrent là comme si elles s'y étaient donné rendez-vous.

Les capelans, particulièrement, y arrivent par myriades. Pareils aux nuées de sauterelles sur la terre, ils obscurcissent la transparence des eaux. Ils pénètrent partout et se distribuent par couches épaisses dans toutes les rivières, ruisseaux et ruisselets qui en sont obstrués à plusieurs kilomètres dans les terres.

Et alors, pendez-vous, Marseillais et Gascons. Dans ces ruisseaux il n'y a plus d'eau !

Tout poisson !!!

Heureusement les cultivateurs en quête d'engrais s'approchent et, puisant tout naïvement à pleines mains, pratiquent des éclaircies au profit de leurs sillons de pommes de terre.

Mais qu'importe ce menu et fourmillant fretin !

Troublant la surface tranquille et polie du fleuve, quels sont ces colosses qui soufflent au loin, ondulent et cabriolent, précédés de jets d'eau semblables à celui du jardin des Tuileries. Ils surgissent de toute part, entourant les steamers et presque aussi gros qu'eux, paraissent vouloir les piloter jusqu'à Québec ?

Ce sont des troupes de mammifères, lous marins, phoques, marsouins et baleinaux lancés à la poursuite de leur déjeuner et qui, à l'instar du cultivateur riverain, pratiquent avec leurs mâchoires puissantes des éclaircies dans le fretin qui fuit devant eux. C'est ainsi que dans la création toute entière, toujours les gros mangent les petits. Mais un sort également funeste attend les gros à leur tour.

Aussitôt que la débâcle a dégarni les battures des

glaces de l'hiver, les pêcheurs de la contrée rétabli-chaque année les pêcheries à Marsouins. Ces pêcheries n'exigent pas d'autre soin que le choix d'un emplacement favorable ; elles sont formées tout simplement, de hautes perches enfoncées plus ou moins solidement, disposées sur une ligne demi-circulaire dont une extrémité seulement rejoint le rivage à marée haute.

Nonchalants et repus, les marsouins, éclatants de blancheur, s'approchent en se jouant à fleur d'eau et viennent, par l'espace laissé libre, s'ébattre dans la pêcherie. Et les petits capelans, plus nombreux sur les bords, sont victimes de nouvelles glotonneries.

Cependant le temps s'écoule. Insensiblement les eaux se sont retirées ; maintenant la ligne de perches rejoint le rivage par ses deux bouts. Tout penauds, longeant le demi-cercle de cette ligne qui s'élève de plus en plus et dont l'ombre dans l'eau les épouvante et les tient à distance, dix, quinze, vingt, trente marsouins et souvent davantage, sont enfermés. A pied ou dans de légères barques, munis des engins nécessaires, il ne reste plus aux pêcheurs qu'à s'en emparer. La chose n'est pas facile et c'est à ce moment que se déploient leur expérience et leur habileté.

Pourtant, il n'y a pas à craindre de la part de ces captifs les bonds impétueux que l'on pourrait imaginer ; pas de tentatives non plus pour franchir les perches ; quoiqu'assez espacées et sans être repliées entre elles, ce frêle rempart suffit à les éloigner. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces monstres qui mesurent de quinze à vingt-cinq pieds de long et dont le poids atteint jusqu'à mille kilos, ait été assez audacieux pour passer au travers. Ils préfèrent ruser, immobiles entre deux eaux en se dissimulant à demi cachés dans les fondrières, tâchant de gagner du temps et n'attendant leur salut que de la marée prochaine qui leur permettra de regagner le large.

La peau du marsouin fournit un cuir très estimé ; on s'attache, en conséquence, à ne pas la trouver inutilement et à ne frapper qu'à la tête, près des ouïes qui sont la partie vulnérable. Il y a quelque danger à attaquer cet amphibie. Malheur à l'imprudent qui l'aborde par le flanc ; même lorsqu'il est à sec, sa force est telle, que, se soulevant brusquement, il peut d'un coup de sa queue fourchue balayer plusieurs hommes et les lancer au loin. Malgré l'adresse et la précision dont font preuve les pêcheurs canadiens, la poursuite dure longtemps et si le flot vient à remonter, c'est le marsouin qui triomphe. Mais le plus souvent il succombe, et finalement ligotté par une solide amarre sous les ailerons, épuisé par ses efforts et la perte de son sang, il se voit ignominieusement traîné par un cheval sur le sable de la grève où il achève d'expirer.

Cette lutte corps à corps entre l'homme et ces géants des mers est très émouvante et constitue le plus original et le plus curieux spectacle qui se puisse voir.

FOURSIN-ESCANDE.

RESSEMBLANCE

Vous désirez savoir de moi
D'où me vient pour vous ma tendresse
Je vous aime, voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Vos yeux noirs sont mouillés souvent
Par l'espérance et la tristesse,
Et vous allez toujours rêvant :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Votre tête est de marbre pur,
Faites pour le ciel de la Grèce
Où la blancheur luit dans l'azur :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Je vous tends chaque jour la main,
Vous offrant l'amour qui m'opresse ;
Mais vous passez votre chemin...
Vous ressemblez à ma jeunesse.

SULLY PRUDHOMME.



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 JUIN 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme,

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

CONDITIONS ET PRIX

Notre concours de dessin au crayon commence le 18 mai et se terminera le 31 juillet 1901.

Sujet : *UNE TÊTE D'APRÈS NATURE*. Inutile d'envoyer des copies ou des dessins d'après des statues, etc.

Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte, nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Les juges seront choisis parmi les artistes plus haut nommés.

Le dessin devra être signé d'un pseudonyme et nous être remis le ou avant le 31 juillet 1901.

Les articles suivants seront accordés en prix :

1er prix : Un magnifique grand huilier en argent, cinq bouteilles. (Celle pièce est fournie par la maison J.-M. Grothé, rue Sainte-Catherine, et est de haute valeur).

2me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour deux abonnements ;

3me prix : Deux articles, idem ;

4me prix : Un article, idem ;

5me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour les abonnés d'un an ;

6me prix : Deux articles, idem ;

7me prix : Un article, idem.

De plus un splendide diplôme, d'un dessin artistique et propre à être encadré comme souvenir, indiquant le sujet du concours et le rang occupé sera accordé à tous ceux qui auront gagné un prix ou une mention.

CHARITÉ

Donnez au pauvre du chemin.
Point n'est besoin d'une parole,
Lorsque vous laissez une obole
Parfois tomber de votre main.

C'est du pain pour le lendemain,
O bienfaiteur, ô mon idole !
Disent ses yeux à qui console
Le trop malheureux être humain.

N'interrogez pas la misère ;
Vous savez bien ce qu'elle espère,
Vers vous tendant ses maigres bras.

A ceux que le ciel abandonne,
Donnez, donnez. Ne tardant pas,
Deux fois on donne ce qu'on donne.

AUGUSTE MAZE.

ECHOS DE PARTOUT

Tout arrive. Dernièrement se présentait à la Faculté de médecine de Nancy (France) un étudiant de soixante-huit ans. Oui, pas un an de plus, pas un de moins !

Cet étudiant, à l'air grave et à la barbe blanche, vient de prendre sa première inscription.

Il faut espérer qu'il conquerra rapidement ses diplômes, car échouer à cet âge serait, sans doute, pénible.

D'après un récent télégramme de Bruxelles, les Boers disposeraient à bref délai des forces suivantes :

9,000 hommes sous les ordres de Botha ;
5,000 hommes sous ceux de Dewet ;
8,500 hommes sous ceux de Delarey ;
1,500 hommes sous ceux de Krintzinger ;
1,000 hommes sous ceux de Hertzog ;
1,000 hommes sous ceux de Malan ;
800 hommes sous ceux de Fouché.

La guerre n'est pas finie !...

Les cigariers espagnols sont nombreux à New-York et leurs directeurs tiennent beaucoup à ces ouvriers, généralement sobres et actifs. Pour leur rendre le travail agréable, les patrons ont trouvé un moyen original. A chaque atelier, ils ont attaché un lecteur, qui s'assied au milieu des cigariers et lit, à haute voix, un journal du matin, puis des romans ou des poésies castillans.

L'ordre est parfait dans les ateliers, grâce, disent les directeurs, à l'attention que les artisans prêtent aux lectures.

Voici en quels termes M. Henri Rochefort parle de l'Angleterre dans son journal *l'Intransigeant* :

" L'Angleterre ne vit que de son orgueil et de son argent. Le deux cent cinquante mille hommes de Kitchener sont incapables d'avoir raison des quinze mille laboureurs de Steyn, de Dewet et de Botha, verra la débâcle financière s'ajouter à tant de défaites, elle soufflera sur ce prétendu colosse aux pieds non pas d'argile, mais de macadam et il disparaîtra dans le brouillard.

Les héroïques combattants des deux petites républiques sud-africaines ne se doutent probablement pas qu'ils sont en train de sauver le monde. "

Le Groenland que l'on croit généralement—sans y aller voir !—en retard sur la civilisation possède cependant une presse.

Il est vrai qu'elle se compose d'un seul journal et que ce journal n'occupe qu'un seul rédacteur, M. Gøeller, qui en est en même temps le propriétaire, l'imprimeur, le courtier et le distributeur. Ce fut d'abord un recueil de dessins, devenu peu à peu un bimensuel d'informations.

Les " départs " n'étant pas parfaitement organisés, et les communications étant compliquées, M. Gøeller, tous les quinze jours, part sur ses patins, pour porter son journal au domicile de ses abonnés.

On se répète en ce moment, à Londres, un joli mot du prince Edouard, le fils aîné—six ans !—du duc de Cornouailles et d'York. Il y a quelques jours, le jeune prince reçut en présent une magnifique Histoire d'Angleterre, illustrée par les meilleurs artistes. En feuilletant le volume, Edouard tomba sur une eau-forte qui représentait l'exécution de Charles 1er, roi d'Angleterre. Curieux, l'enfant demanda une explication et un chambellan se mit en devoir de lui conter la vie du malheureux Stuart.

Le prince écouta l'histoire jusqu'au bout. Et le récit de la fin tragique de Charles lui arracha cette réflexion originale : " Voyez-vous, moi, ça me sourit pas du tout. Je ne veux pas être roi ; je demanderais à papa de me faire médecin ! "

Jusqu'ici les femmes s'étaient contentées de rivaliser avec les hommes pour les inventions profitables et bienfaisantes à l'humanité. Mais elles n'avaient pas songé à doter les mortels de nouveaux engins de mort.

Cependant une savante Américaine, Mme J. Alsbau, ingénieur-électricienne, vient de compléter et de rendre pratique l'invention d'une torpille conçue en premier lieu par le capitaine Wemyss-Just, du génie américain. Il s'agissait d'élaborer les plans d'un projecteur qui permettrait à la torpille d'aller atteindre automatiquement une distance donnée, au lieu de passer par dessous le cuirassé servant de cible.

Ce gros problème a été résolu par Mme Alsbau, si bien que la nouvelle torpille a reçu le nom de torpille Alsbau-Just.

Le roi Edouard VII et l'Empereur Guillaume II sont des fumeurs endurcis. Il faut reconnaître qu'ils ne cherchent même pas à se corriger...

Ils ne se préoccupent, bien au contraire, que d'avoir les cigares les meilleurs et les plus chers. Tous deux les font venir comme on l'imagine, de la Havane.

Les cigares d'Edouard VII lui sont vendus quatre shilling, c'est-à-dire quatre-vingt cents pièce. Ceux de Guillaume II sont plus modestes ; ils ne coûtent à la Havane que vingt-neuf sous pièce. Mais ils sont beaucoup plus petits. On les commande par lot de 1,000. La dernière commande du roi d'Angleterre a eu lieu il n'y a que quelques semaines et était accompagnée d'un chèque de 1,000 dollars.

Dame ! quand on est roi on n'a rien à se refuser.

M. Holland, l'inventeur du sous-marin américain, ne doute de rien.

Il vient de prononcer à New-York une conférence dans laquelle il a assuré que des sous-marins feront bientôt le service de navigation des courts trajets maritimes, notamment celui entre Calais et Douvres.

Les collisions seront rendues impossibles en faisant naviguer à des niveaux différents les bâtiments dont la marche sera guidée par des câbles tendus d'une rive à l'autre.

Le conférencier, pour démontrer que ce n'est point là un rêve, annonce qu'il fera d'ici peu la traversée entre Calais à Douvres dans un sous-marin.

Peut-être aura-t-on moins le mal de mer en sous-marin qu'en steamer ou en bateau ordinaire !

Il serait très intéressant d'être fixé sur ce point dont M. Holland a négligé de parler.

On sait que le jeune roi d'Italie aime parfois à surveiller par lui-même comment les divers rouages de la machine sociale qu'il gouverne, fonctionnent.

Récemment, le ministre des affaires étrangères soumit à sa signature la nomination d'un nouvel employé ; au lieu de signer tout de suite, Victor-Emmanuel attendit et le lendemain matin à neuf heures, il se rendait au ministère des affaires étrangères.

Personne n'était là. Le roi envoya chercher le ministre et lui dit que, au lieu d'augmenter le personnel, il serait meilleur de faire venir les employés à neuf heures au lieu de onze, heure à laquelle ils venaient d'habitude.

Le roi d'Italie se propose d'ailleurs de réagir énergiquement contre la manie bureaucratique qui, en Italie—comme dans tous les pays civilisés !—tend à diminuer le nombre des citoyens et à augmenter celui des fonctionnaires.

Le jingoïsme, qui a fleuri avec une force si intempestive dans toute l'Angleterre, se meurt.

Un jour, c'est un fait, le lendemain, un autre qui révèle que l'agonie est proche. Tout dernièrement on exhibait dans un music-hall de la capitale anglaise les portraits en projections lumineuses des principaux héros de la guerre du Transvaal. Successivement défilèrent les portraits de lord Kitchener, de lord Roberts, d'autres généraux anglais. Ils furent chaleureusement applaudis.

Jusqu'à rien que de très naturel. Mais ce qui changea quelque peu l'habitude de ce genre de spectacle, c'est la façon dont fut accueillie l'image de Dowet. Une cinquantaine de personnes saluèrent par des hurrahs frénétiques l'apparition.

Il y a quelques mois, une semblable manifestation aurait soulevé de violentes colères et des représailles auraient suivi. Pas une protestation ne s'éleva.

Ce sont les signes précurseurs de la fin du jingoïsme !

Un journal allemand remarque très justement qu'il est inconvenable qu'on n'ait pas songé à conserver les merveilles artistiques que renferme la Chine, ni envoyer là-bas des savants pour déchiffrer les vieilles inscriptions et rapporter en Europe des documents précieux pour l'archéologie.

Lorsque Napoléon II entreprit sa première expédition au pays des Pharaons, il emmena 48 membres de l'École polytechnique chargés d'étudier l'histoire de l'ancienne Egypte et ses monuments.

Les membres de cette expédition étaient des célébrités bien connues.

La Chine est un des pays les plus intéressants, à toutes sortes de point de vue, et un de ceux qu'on connaît le moins. Sa civilisation est encore plus vieille que celle de l'Egypte.

Mais, dit notre confrère d'Outre-Rhin, l'Allemagne n'a envoyé personne en Chine. Ni les empereurs, ni les académies des sciences, n'ont songé au devoir d'envoyer avec le général Waldersee, un corps d'archéologues, de géographes et d'historiens ; le "Welt marschal" n'a amené que son fameux cuisinier qui touche un traitement royal, et sa maison incombustible.

L'expédition d'Egypte a enrichi la science, l'expédition de Chine a changé en cendres et en poussière des contrées entières.

Et les nations européennes ne rapporteront du Célèste Empire aucune gloire.

Un jeune homme, employé de commerce, âgé de 23 ans et Français, ayant eu l'idée assez sage mais bien ordinaire de se marier, s'est avisé pour réaliser son dessein de la combinaison la plus invraisemblable.

Voici la note qu'il vient de communiquer au *Times*—pourquoi au *Times* ?

" J'ai résolu de me marier, écrit notre employé de commerce, et voici la proposition que je viens vous faire. Je me mettrai en loterie. Le numéro gagnant, c'est-à-dire la demoiselle ou la dame possédant ce numéro, je m'engage à l'épouser, en lui apportant comme dot le produit de la loterie. Si donc vous acceptez ma proposition, vous voudrez bien faire une réclame en ce sens. Alors vous prendrez l'affaire en mains et j'offre à votre estimable journal la somme de 50,000 fr. à titre de dérangements, si, bien entendu, cela réussit. Les billets de loterie seront créés au nombre de vingt-cinq mille : prix, une livre sterling. La loterie tirée, si le sujet ne me convenait pas, je me réserve le droit de refuser le sujet, tout en le désintéressant de la somme de quarante mille francs. Toute personne prenant des billets s'assujettit à cette condition. Si mon offre est acceptée, répondez-moi de suite, et faites les premières démarches. Le délai de temps donné est fixé à un mois et demi, c'est-à-dire jusqu'à la fin juin. Si vous prenez l'affaire en mains, je vous ferai parvenir ultérieurement, avec ma photographie, les papiers que vous désirerez avoir et tous légalisés. Jusque-là, je me permets de garder l'incognito."

On dit très souvent : le mariage est une affaire de hasard, c'est sans doute ce qui aura suggéré au jeune employé l'idée de mettre sa main et son cœur en loterie !

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la vie humaine en deux époques : l'une pendant laquelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pendant laquelle on doit regarder au-dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue traversée, il tient ses regards attachés sur le rivage qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon ; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir chéri, il tourne ses yeux en avant et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages : on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repaire et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qui comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent ; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu ? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience ?

Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour ; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant ! en avant toujours ! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se multiplient ; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée ; la vie est une suite de combats ; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles ! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher ? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade ? Quand la chaleur vous aveable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent ? Et l'hiver, avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes ; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère ? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps ?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné ;

ses membres que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarreau de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glaçant ses mains nues sur le cuivre ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essayer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance ; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui ; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main ; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné. A son âge, on n'a plus le temps de recommencer ; c'est pourquoi vous le voyez, aujourd'hui, abaissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard ! la misère l'a bien changé ; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissent d'abord si amères ; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au dessus de vous, vous y trouverez une comparaison consolante ; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vie vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus, et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce château ; la maladie dévore cet homme riche ; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière ; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables ; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le rongé et le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous ; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

L'ANNEAU

Ton doigt fidèle et pur a pris la floraison
Du signe nuptial, de l'anneau d'or sans tache,
Et tu me souris, fier à présent qu'on te sache
Gardienne de l'honneur de ma pauvre maison.

Montre-le bien : qu'il dise à tous notre amour grave,
Que nous ne faisons plus qu'une âme et qu'une chair ;
Qu'il dise aussi bien haut, le mince anneau d'or clair :
Qu'il nous est une force et non pas une entrave ;

Que nous n'avons jamais qu'un devoir, qu'un désir,
Que je sens par ton cœur et toi par ma pensée ;
Que la main la plus ferme est la mieux enlacée,
Et que la vie est douce à qui sut le choisir !

Porte-le bravement ! Je ne sais rien qui vaille
L'union pour la tâche où l'on doit s'employer :
J'aime voir en s'usant aux pierres du foyer,
Reluire l'anneau d'or sur la main qui travaille !

Et plus tard, tu verras, malgré l'hiver venu,
Autour de ton doigt las, flétri par la vieillesse,
Un cercle blanc, caché sous l'anneau plus ténu,
Garder encore un peu d'éternelle jeunesse.

GUSTAVE ZIDLER.

CHACUN LE SIEN

Il nous fait plaisir de faire savoir à nos lecteurs que M. H. Richard, 1729, Sainte-Catherine, Montréal, nous a fourni deux des portraits qui composaient le groupe de la troupe Nationale, paru dernièrement dans ce journal.

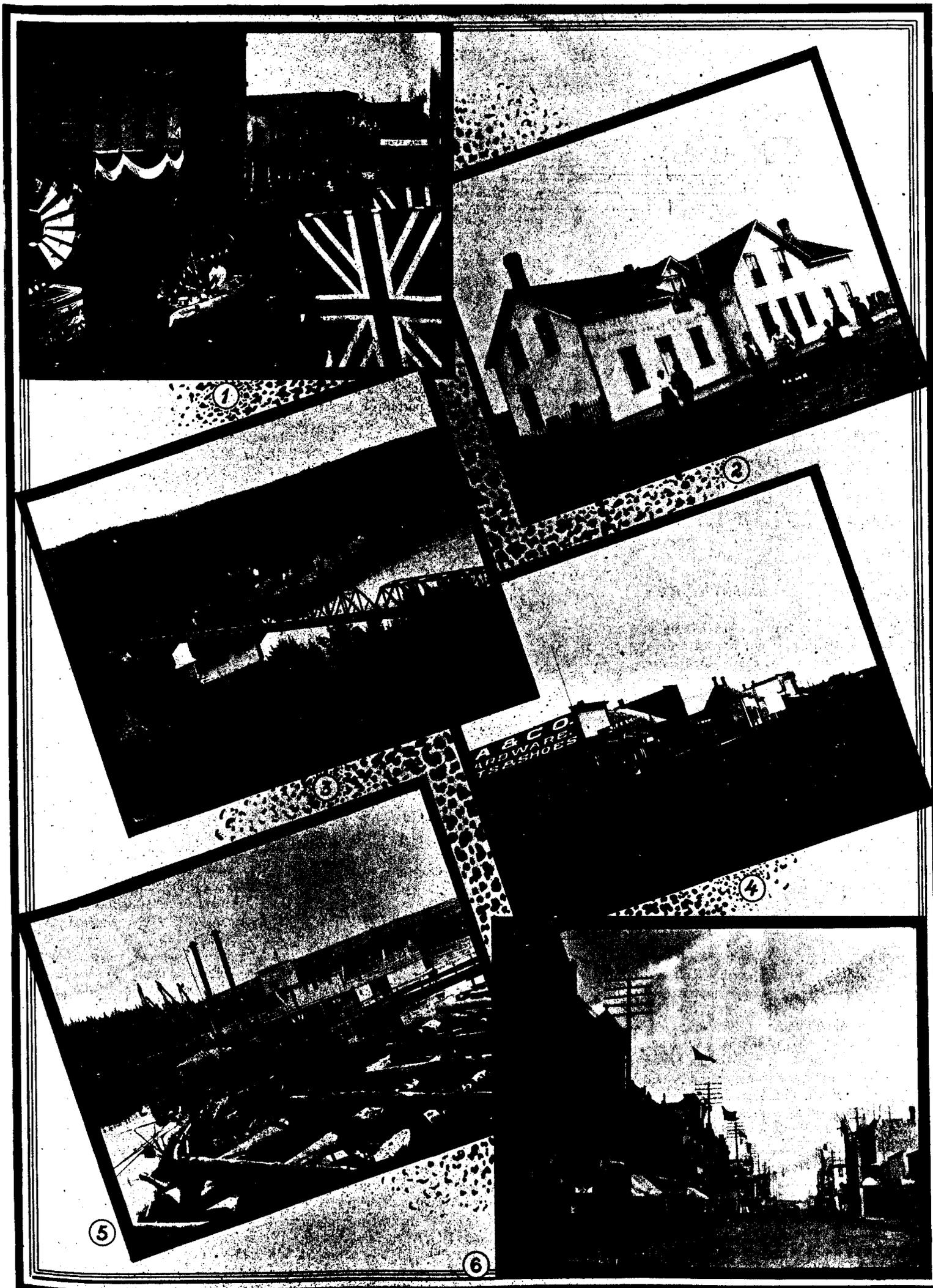




BEAUX-ARTS.—Les poissons et le berger qui joue de la flûte.—Tableau de M. Charpentier Bosio

—L
tato
jolie
Le
du se
Un
—
Un
pour
cadav
Les
désig
d'un
de la
tes...
—
trom
mou
—
conn
j'y a
C'ète
rait,
Ça
d'un
—
—
—
la P
—
pas
end
et ç
ras.
n'av
fair
fon
—
—
En
I
ma
car
—
—
mi
l'ae
sul
—
à l
ne
ine
—
la
—
do
re
su
ot

errompit
ûreté, et
er, vous
on Dieu ?
ous con-
s'arrêta
déléga-
e l'agent
va rester
tre notre
au collet
perqui-
ge qu'on
fait hors
à l'appar-
ouvrir la
étage et
des deux
ochés aux
nsi dire à
e sang.
enant au
des four-
nitiales Y
onna que
ervice.
ageur qui
blanchir
es de jour,
ne et trois
réparé le
on ou les
es sembla-
off change
si propre
nts accro-
z-les dans
par ordre
tel.
chef de la
mets ces
ne doivent
t...
pas avant
ents à la
ul souci...
fait sans
n ne com-
s mots de
rejoindre
mettre-t-il
ce dernier



Photos J.-A. Ringuette, Louiseville
1. Vue de Régina, Dominion Day.—2. Hotel du village Lamoureux vis-à-vis le fort Saskatchewan.—3. Pont d'Edmonton.—4. Rue du Fort Saskatchewan.—5. Bateau de la Cie de la Baie d'Hudson.—6. Vue de Calgary

A TRAVERS LE NORD-OUEST

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LES QUESTIONS DU COIN DU FEU

NOUVELLE QUESTION

Quelle est votre distraction préférée ; dites le motif de cette préférence ?

FABLE

Au bourg où règne la folie
Un jour la Nouveauté parut
Aussitôt chacun accourut.
Chacun disait : " Qu'elle est jolie

Ah ! Madame la Nouveauté !
Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'esprit et la beauté,
Vous y serez toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces fous,
Répondit : " Messieurs, j'y demeure."
Et leur assigna rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le lendemain, elle parut
Aussi brillante que la veille,
Le premier qui la reconnut
S'écria : " Fi ! comme elle est vieille ! "

HOFFMAN.

POURQUOI NOUS DÉILLUSIONNER ?

Vrai, je n'y tiens plus ! Il faut que je me fâche, et contre qui ? Contre ces dames qui, à tout propos, sans crainte de froisser nos plus chères espérances, disent aux jeunes filles qui se préparent si sérieusement aux graves devoirs de la vie familiale :

— Mariez-vous, fillettes, vous faites bien ; ne vous mariez pas, vous faites mieux !

Non ! nous ne voulons plus de cette citation à tout propos. Nous la connaissons d'ailleurs très bien : elle est de saint Paul, le grand apôtre, de saint Paul le bon, le magnanime. Je la médite avec le plus de respect possible, selon la méthode de saint Ignace, méthode qui consiste à rester sur le mot sacré le temps qu'on le goûte. Et, après avoir médité, je conclus qu'il est difficile de faire mieux avant de faire bien ; vous nous empêchez donc de bien faire, et cela est très mal.

Enfin, que leur reprochez-vous à vos maris, Mesdames ? D'être brouillons, colères, jaloux ou trop barbus ?

Voyez comme elles se taisent. Essayez d'y voir clair si vous pouvez. Pour ma part, impossible d'aller au fond de cette désespérance qui les rend pour nous si compatissantes.

Si j'éleve la voix aujourd'hui, c'est pour m'affermir dans ma résolution avec vous, mignonnes amies, aux âmes douces comme le miel, de ne plus me laisser influencer par ces paroles de " Minerve en courroux. "

Opposons contre tous les sophismes, la confiance la plus énergique et le courage le plus stoïque. Car, n'est-ce pas un peu triste de vivre sans compagnon, sans foyer et sans famille lorsqu'on sent en soi, des trésors d'amour et de dévouement propres à enrichir et certes, à énorger tout cœur humain. Bref, je ne crois pas qu'il soit très chrétien d'étouffer en leur germe nos désirs de sacrifice et de tendresse.

Et qu'est-ce donc que la croix ? C'est notre volonté placée en travers de la très sainte et très droite volonté de Dieu. Ah ! si les femmes mariées acceptaient le rôle que leur impose la Providence avec la résignation que les jeunes filles possèdent en se donnant à l'époux de leurs rêves, je suis convaincue qu'elles n'étaleraient pas si souvent aux yeux rائلeurs d'une jeunesse pleine d'illusions leur petit mécompte de vie domestique.

Il y a des oiseaux qui vivent heureux en cage ; il y a des femmes qui ne sentent point leurs chaînes parce

qu'elles ont l'âme grande comme le monde et le cœur élevé jusqu'au ciel.

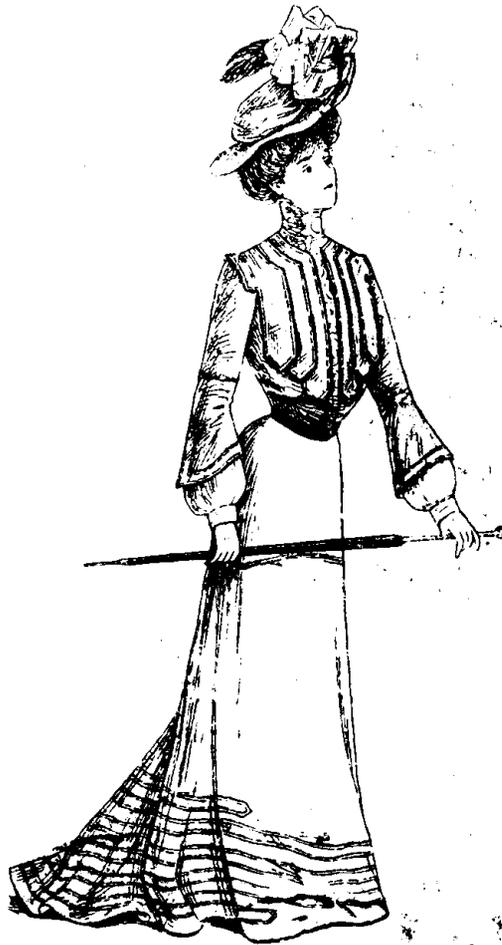
" Une âme immense en nous respire,
Et le soulève notre sein ;
Sous l'aiglon, sous le zéphire,
Nous sommes la plus vaste lyre
Qui chante l'hymne au Trois fois Saint. "

NINETTE.

LA MODE

Le taffetas est le roi des soieries pour cette saison. Toilette habillée, de façons et de recherches luxueuses, jupe dépareillée, costume tailleur même, tout se fait en taffetas.

Le costume tailleur en taffetas noir a fait son apparition vers l'automne dernier, porté par la haute



Costume tailleur en taffetas noir

élégance. Très spécial, très raffiné, il semblait, malgré sa simplicité, encore quelque peu excentrique au plus grand nombre, et voilà qu'on annonce le costume tailleur en taffetas de toutes nuances surtout très claires.

Le drap est un peu délaissé. Nous avons, il est vrai, de bien jolis lainages très souples et des voiles qui s'emploient facilement dans les volants, les plissés et les bouillonnés, composant des garnitures indescriptibles. On emploie pour cela énormément d'étoffe et le foulard, qui l'aurait cru ! est devenu une étoffe de garniture, soit en volants, revers, bouffants de manches, bas de manche plate, col, berthe ou applications découpées. L'alpaga gris se porte comme complet tailleur, ainsi que la serge, et les nuances grises et rouges ont un grand succès pour les robes à mettre facilement. Les toilettes habillées se font en nuances fines, les plus tendres et les plus douces qu'on puisse trouver.

Pour les chaleurs, nous avons d'adorables mousselines imprimées dont aucune description ne peut donner une idée. Ce sont des enroulements de fleurs, de

feuillages, des semis, des bandes fleuries sur des unis puis des tissus de fil ajourés et enfin des incrustations de dentelle légère et fine se combinant avec les fleurs du tissu.

Les manches semblent vouloir prendre une importance plus grande de jour en jour. On en arrive à faire des manches demi-longues ayant la forme pagode, sous lesquelles on coud d'énormes bouffants de mousseline de soie qui retombent sur le poignet. Ces bouffants, peu esthétiques, et qui ne sont du goût de personne, ce qui prouve combien la mode est tyrannique, ressemblent aux anciens bouffants dits : gigot, lorsqu'ils ont commencé à paraître et qu'ils retombaient sur une partie de manche plate. Seulement au lieu d'être en haut, ils sont en bas, voilà la différence.

Le luxe des jupons devient chaque jour plus grand et les beaux jupons ne sont pas bon marché. Heureusement, pour l'été, on a la ressource des petits jupons de batiste chiffon rose ou lilas.

On les orne d'un haut volant, garni dans le bas de dentelle blanche et d'entre-deux assorti, très bon marché ou de trois petits volants bordés de broderie ou de dentelle.

Ces jupons pouvant se laver, il ne faut pas couper les garnitures en forme. Cependant, tous les jupons de soie sont avec volant en forme. J'aime mieux les volants droits ou plissés. Ils tombent mieux et se chiffonnent moins. Une jolie garniture de jupon consiste à coudre de petits velours en zigzags de haut en bas du volant.

Nous recommandons de ne jamais découper les volants de jupons, mais de les ganser dans le bas. Cela soutient et donne plus d'apparence au tissu. De plus, il est pratique de doubler le bas du jupon lui-même d'une bande d'alpaga facile à brosser et de border d'une petite tresse de soie.

JOYEUX ANNIVERSAIRE

Mardi soir avait lieu à la salle Belmont, rue Guy, une jolie récréation dramatique et musicale donnée par les Enfants de Marie de la paroisse Saint-Joseph à l'occasion du triple anniversaire de la naissance, de la confirmation et de la première messe du digne curé de la paroisse, M. l'abbé A. Bélanger. Il y eut tragédie : Bianca, opérette : Les secrets de la Baronne, et comédie : Les locataires de demoiselle Léna. Ces trois pièces, la plus importante partie du programme, ont été jouées avec beaucoup de succès par les demoiselles dont les noms suivent : Mlles J. Lalancette, E. Lanthier, M.-A. Durocher, L. Morin, S. Mitchel, J. Bardard, A. Roch, Y. Pépin, L. Joubert, V. Sanschgrin, A. Côté, E. Valade, N. Leroux. Toutes ont bien rempli leur rôle respectif, et les fréquents applaudissements qui ont souligné les passages les plus émouvants et les plus comiques des trois pièces ont joliment prouvé à nos charmantes actrices que leur talent était bien apprécié du nombreux auditoire présent.

Comme entr'actes : Cantilène : Oh ! rendez-moi mon ciel ! dont la brillante exécution valut à Mlle M.-Les Sarault les honneurs du rappel : duo de piano, rendu avec beaucoup de brio par Mlle A. Ouellet et R. Benoit ; violon, Præludium, par Mlle Florida Riendeau, gracieuse enfant de huit ans dont le rare talent fut appuyé au piano de celui de sa petite sœur Laura ; cantates d'allégresse très bien réussies par le chœur des Enfants de Marie et enfin, adresse pleine de bons sentiments à M. le Curé par la présidente, Mlle E. Dubuc.

Monsieur le Curé se dit très touché de cette marque de reconnaissance de la part des Enfants de Marie et les remercie en termes aimables et délicats dont il a le secret.

Cette sympathique démonstration fait honneur aux paroissiens de Saint-Joseph qui ont su répondre avec empressement à l'invitation des Enfants de Marie de venir chômer avec elles l'anniversaire de leur dévoué pasteur, et leur contribution généreuse dans le superbe bouquet à racine d'or est une nouvelle preuve de l'affection qu'ils portent à leur nouveau curé.

A. A. A. LE NATIONAL

La direction de l'association athlétique "Le National" a confiance, malgré tout ce qu'on a dit, dans l'avenir de son club de crosse tel qu'il est aujourd'hui constitué et si les Canadiens-français ne lui ménagent pas leur encouragement, elle est persuadée que ses joueurs causeront plus d'une agréable surprise à leurs admirateurs. Nous partageons, pour notre part, cette confiance, d'autant plus que nous connaissons bien les têtes dirigeantes de l'association et que nous savons que les obstacles ne peuvent les décourager.

Les directeurs sont, pour la plupart, des hommes d'affaires et d'expérience, habitués à poursuivre un but avec toute l'énergie nécessaire, diplomates et influents. Ils possèdent donc les qualités exigées pour conduire à bien cette entreprise nationale et s'ils ne réussissent pas, ce sera dû seulement à l'apathie de notre population. Nous ne croyons pas cependant qu'il en soit ainsi, car tout le monde comprend qu'il est de l'intérêt de notre race qu'elle ne reste en arrière ni dans les arts, ni dans les sports.

Si nous voulons être considérée comme l'égale des autres races, il nous faut nécessairement marcher dans le train et figurer partout où notre présence est utile. Le sport est populaire en ce pays, il faut s'y tailler une place prépondérante. Nous avons tout ce qu'il faut pour cela, et ce serait mal habile de notre part de laisser échapper cette occasion.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a 200,000 employés du service civil aux Etats-Unis.

— Le gouvernement allemand a décidé de doubler sa marine d'ici à 1916.

— La tombe de Mahomet est couverte de diamants et de pierres précieuses, évalués à \$12,500,000.

— Les Japonais, les Chinois et les Coréens se servent de mouchoirs en papier très fins.

— La ville de Toronto dépense \$90,000 par année pour des œuvres de bienfaisance et de charité.

— Une grande revue technique des Etats-Unis, *The Engineering Magazine of New York*, déclare que dans l'art de la construction des ports les Etats-Unis et le Canada sont vingt ans en progrès sur les autres nations du monde. Cet hommage d'une revue qui fait autorité en pareille matière, vaut la peine d'être remarqué.

— En 1792, la première diligence partait de Boston pour New York, et aujourd'hui près de 800 trains quittent la capitale du Massachusetts tous les jours.

— Le chapeau haute-forme est le chapeau de quaker de Benjamin Franklin, venu à Paris en 1778, pour obtenir le secours de la France en faveur de l'indépendance de l'Amérique, et où il fut accueilli avec enthousiasme.

Ce chapeau, qui fit disparaître le Tri-corne, fut d'abord adopté par les révolutionnaires; plus tard il devint d'un usage général, qui s'est répandu en Europe.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau chef à Montréal le et après

MARDI, LE 2 JUILLET PROCHAIN.

Les livres de Transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain ces deux jours compris. Par ordre du Conseil de Direction.

HY. BARBEAU, Gérant. Montréal, le 29 mai 1901.

ROUTE BARRÉE



— Lâchez donc vos cochons pour que nous puissions prendre le train.
— Ah! oui! Ce n'est pas le train, ce sont mes cochons que vous prendriez!

MALADIES DES FEMMES

La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, et vous supprimerez la cause du mal.

— La pauvre Irlande continue à perdre par l'émigration le meilleur de son sang. Le fléau sévit avec une intensité de plus en plus grande. 47,167 Irlandais ont l'an dernier quitté leur pays pour demander à un sol plus hospitalier le pain de tous les jours. Et ce chiffre dépassait de 4,000 celui des émigrants de 1899. Hélas!

— Une mesure originale a été prise contre l'ivrognerie dans la municipalité de Séville, patrie de l'immortel barbier. On a décidé, dit *l'Impartial* de Madrid, de couper la barbe et les cheveux aux ivrognes qui se donnent en spectacle dans les rues.

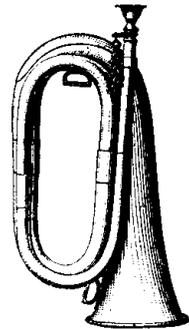
Cette disposition est déjà en vigueur depuis plusieurs jours. Au début, les ivrognes pleuraient de rage en se voyant la tête rasée comme celle d'un enfant qui vient de naître; mais ils se consolèrent en pensant qu'au moins, pendant un certain temps, ils pouvaient se saouler joyeusement sans subir une peine semblable.

AUCUNE ERREUR

Cherchez un remède qui fait du bien immédiatement, qui guérit sûrement et qui coûte très peu; vous ne trouverez que le *Baume Rhumal*

Musique et Instruments

Si vous avez besoin d'un bon instrument de musique à bon marché:



- VIOLON
- VIOLONCELLE
- CLARINETTE
- CORNET
- FLUTE
- TROMBONE
- Etc., Etc.

Adressez-vous au magasin qui a l'assortiment le plus complet du pays et qui représente au Canada les célèbres maisons:

Mahillon, de Bruxelles; Jérôme, Thibouville-Lamy & Cie, de Paris; Cousnon & Cie, de Paris.

N'achetez pas avant d'avoir vu nos marchandises. Comme qualité et comme prix vous serez satisfaits.

Edmond Hardy

1676 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 5 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

SA JUSTIFICATION



La Mère.— Ah! vilain garçon! Pourquoi tourmentes tu encore ta petite sœur?
Le Gamin.— C'est tante Anne qui est cause de cela.
Tante Anne.— Moi! Au contraire, j'ai promis de te donner un baiser si tu laissais ta petite sœur tranquille.
Le Gamin.— C'est pour cela.

la gomme
du docteur
Adam guérit
instantanément
le mal de dents
10 cents
en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
le Dr KLINE'S GREAT
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPOUÈSEMENT... avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

EPILEPSIE ARRÊTEZ GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEZ UNER BOUTILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à

Dr R. H. KLINE, Ld.

981, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

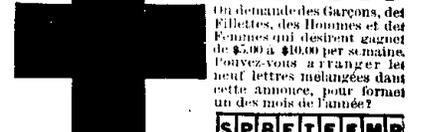
DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

\$5.00 à \$10.00
PAR SEMAINE.
GRATIS



On demande des Garçons, des Fillettes, des Hommes et des Femmes qui desbent gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine. Envoyez-vous à l'étranger les lettres mélangées dans cette annonce, pour former un des mois de l'année?
SPBETEEMR

LA CIE. RED CROSS REMEDY, 206 Confédération Building, Toronto.

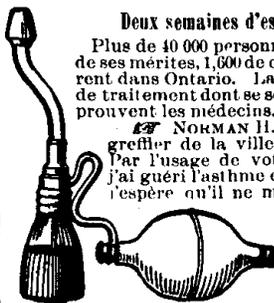
ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40 000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ec., greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement conscient de ce que vous m'avez fait savoir par vos instructions.



Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO.

LE PAYSAN

Le paysan, qui voit l'hiver
S'abattre comme un blanc fantôme,
Au premier froid qui glace l'air,
S'enferme sous son toit de chaume.

Et là, content si sa moisson
Au fond de son grenier abonde,
Il chante son humble chanson
Dans un oubli complet du monde.

Le laboureur n'est pas méchant :
L'air qu'il respire rend honnête.
Il sait qu'aux bords de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

Voyant son vieux réduit bien clos
Et du feu dans sa cheminée,
Pour lui l'hiver c'est le repos,
Le repos après la journée.

Sans regarder quel temps il fait,
Par la vitre de sa chaumière,
Le jour il s'assied satisfait,
Le soir, il s'endort sans lumière.

Le givre, en ruban festonné,
Au bord du toit coud ses dentelles :
Mais un matin, tout étonné,
Il entend un chant d'hirondelles.

Alors, sachant qu'il plaît à Dieu,
Que la saison d'or soit éclosée,
Pour saluer l'horizon bleu
Il entr'ouvre sa porte close.

Il neige encore sur le chemin ;
Mais déjà, dans sa joie extrême,
Il bénit le ciel qui demain,
Rendra fécond le sol qu'il aime.

EUDORE EVANTUREL

La mort apparente et la mort réelle

C'est une question qui passionne beaucoup d'esprit, que celle de la mort apparente et de la mort réelle. Voici l'opinion de M. le docteur Laborde sur cette question si controversée :

" En général, il peut " toujours " y avoir hésitation au sujet d'un cadavre. Vous savez qu'après ce qu'on est convenu d'appeler le " dernier soupir ", les traits du visage se rassérènent, le masque devient placide, le corps prend un aspect de quiétude caractéristique. Après une mort subite, le cadavre conserve longtemps sa " beauté ". Il est donc très difficile de conclure à la mort réelle.

" Un seul signe décisif permet d'affirmer qu'on est bien en présence d'un cadavre : la putréfaction. Tant que le corps ne se décompose pas, les phénomènes vitaux peuvent ne pas être complètement éteints ; en un mot, il peut y avoir " vie latente ", imperceptible à l'auscultation.

" Mes études m'ont conduit à un résultat important. On peut, en enfonçant une aiguille d'acier dans les muscles d'un prétendu cadavre, s'assurer de l'extinction complète de la vie. L'aiguille se recouvre d'une couche de rouille. Ce phénomène est dû à la respiration des cellules, ce qui prouve bien qu'il y a une vie latente. Puis, d'autres phénomènes thermiques et électriques, qui se rattachent au précédent constituant, dans leur ensemble, un " signe constant " de mort apparente, tandis que l'absence complète d'oxydation et des phénomènes concomitants est un " signe constant " de mort réelle. En un mot, lorsque la vie a cessé, dans ses manifestations intimes, l'oxydation n'a plus lieu.

" La méthode que j'ai préconisée pour ramener un mort apparent à la vie, et qui est maintenant employée couramment dans les cas d'asphyxie, est la méthode des " tractions rythmées " de la langue.

" Les résultats que l'on obtient par cette méthode sont absolument merveilleux. Nous avons pu ranimer des noyés ayant séjourné plus d'une heure sous l'eau.

" Ces tractions rythmées de la langue doivent être appliquées sans découragement pendant plusieurs heures, puisque la vie latente se manifeste encore trois heures après le dernier soupir. "

Le docteur Laborde est d'avis que l'on fait souvent des inhumations prématurées. Voilà qui n'est guère rassurant.

MUSIQUE MILITAIRE DES CHINOIS

Il faut placer en première ligne, parmi les instruments en usage dans les armées chinoises, comme le plus souvent employés, le *lo* et le *kin-lo*. Le *lo* est un instrument de cuivre de la forme d'un bassin fermé ou d'un gros tambour de basque ; il pèse environ 2 kilogr. On le fait retentir en frappant avec un marteau de bois. On l'emploie dans les exercices et les revues pour transmettre les ordres du chef : le nombre des coups frappés, la manière de les frapper, forment autant de signaux différents et convenus, d'après lesquels s'exécutent les manœuvres et les évolutions, si variées qu'elles soient. On s'en sert encore pour désigner les veilles de la nuit et pour constater que les gardes de tous les quartiers du camp ne sont pas endormis. Le *kin-lo*, qui a la même forme et qui sert aux mêmes usages, ne diffère du *lo* que par sa grosseur, qui est plus considérable, et par son poids, qui est de 4 kilogr. Ces instruments ont environ un mètre de diamètre et 15 centimètres d'épaisseur. Le son, faible d'abord, se grossit d'instant en instant et se propage à d'énormes distances.

Les Chinois ont aussi des tambours. Ce dernier instrument se place entre quatre bâtons qui le soutiennent des quatre côtés, et qui le retiennent par deux anneaux : la forme est assez semblable à celle d'un tonnelet peu allongé. Il est le plus souvent peint en rouge uni, surtout celui qui sert à annoncer les différentes veilles de nuit, et celui qui sert à la bataille. Mais il y en a un plus gros, quoique de même forme, et dont on se sert pour donner les signaux. Ce dernier, à fond rouge, est enluminé de mille figures et couleurs diverses.

Pour les trompettes employées dans les armées chinoises, elles ne sont guère que de deux sortes, et sont toutes deux en cuivre battu. Leur usage est le même que celui du *lo* et des tambours. L'une, la plus usitée, a la forme d'un gros porte-voix et est à peu près montée au ton de nos cors de chasse ; l'autre, renflée vers l'extrémité, est à une octave au-dessous de la première.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Le choix judicieux de nos portraits historiques, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la note biographique qui les accompagne tout, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient conserver.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal

847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafleche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier
853	Marie-Madeleine de Verchères
855	Alphonse Lusignan
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
861	Antoine Gérin-Lajoie
863	Oscar Dunn
866	J.-A. Chapleau
872	Abbé Léon Provencher
876	F.-X.-A. Trudel
879	F. Jéhin-Prume
882	Abbé J.-B. A. Ferland
886	Dominique Ducharme
890	François-Xavier Garneau
891	J.-J. Ross

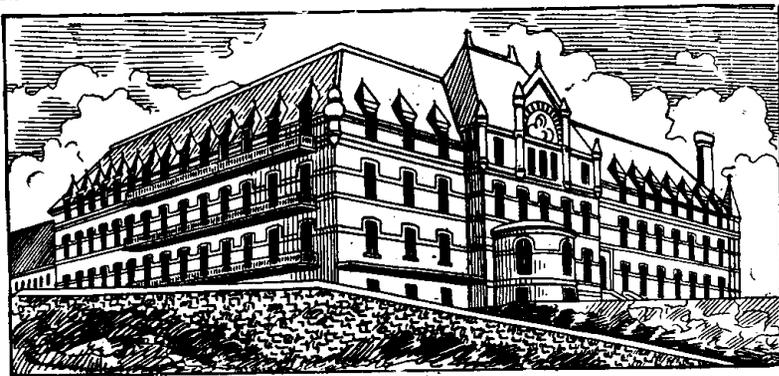
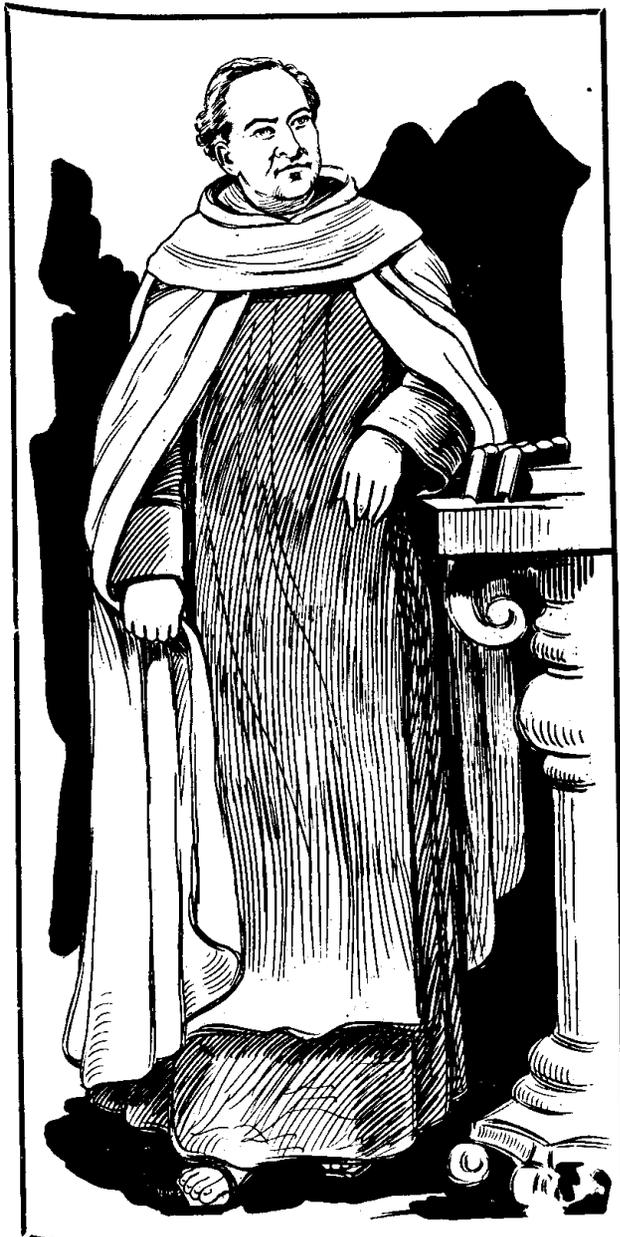
Les hommes, passé soixante ans, sont des condamnés qui jouissent du bénéfice de la loi Béranger. — GUY DELAFOREST.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connaissances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieillards, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connaissent trop, et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connaissent pas tant. — LA ROCHEFOUCAULD.



MANUEL DU PARFAIT GAFFEUR

— Oh ! pardon... chère madame, excusez-moi... vous êtes si belle aujourd'hui que je ne vous reconnaissais pas !



HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG.

QUÉBEC, 24 septembre 1900.

MESSIEURS,

Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'ANÉMIE, d'autres de DYSPEPSIE, et d'autres de DÉBILITÉ GÉNÉRALE, ont fait usage de votre **Vin des Carmes**. et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris UNE SEULE BOUTEILLE, éprouve déjà une AMÉLIORATION EXTRAORDINAIRE dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime, j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,

SR SIE-BARBE, Supérieure.

Traitement suivi à l'Hotel-Dieu

~~~~~  
BERTHIER, 3 novembre 1899.

Mme A. E. Joncas, de Berthier en bas, vient de sortir de l'hôpital de l'Hotel-Dieu, où elle était retenue depuis deux mois par une maladie grave. Elle attribue sa guérison au VIN DES CARMES, qui lui a rendu l'appétit et les forces comme par enchantement. Elle est maintenant très bien, et j'autorise les propriétaires du VIN DES CARMES à se servir de mon nom.

Cap. A. E. JONCAS.



— Ces maudits animaux ! Ils choisissent toujours pour s'emballer le jour où ils ont sur le dos quelqu'un qui n'est pas très fort en équitation !

**POUR RIRE**

Réflexions sur l'amour par un désabusé :

— A vingt ans, l'amour est un idéal.  
— A trente ans, un plaisir. — A quarante, un devoir. — A cinquante, une charge. \*\*

Gontran se trouve nez à nez avec son bottier, lequel ne perd pas une si belle occasion de lui rappeler la petite note en souffrance.

— Je vais y penser, promet Gaston. Passez donc chez moi vers la fin du mois, si vous avez un moment... à perdre ! \*\*

Devant Mme X., jeune veuve remariée, on passe en revue les églises les plus intéressantes au point de vue artistique.

— Moi, dit Mme X., j'aime beaucoup Saint-Germain-l'Auxerrois... c'est toujours là que je me marie ! \*\*

En justice de paix :

— Vous n'êtes vraiment pas raisonnable, père Mulo, d'avoir ainsi roué de coups votre malheureuse femme.

— C'est par pure bonté d'âme, monsieur le juge ; le médecin lui avait ordonné des frictions sèches. \*\*

Un bohème se vantait de tout ce qu'il pouvait faire. Un auditeur ennuyé finit par lui dire :

— Dites-nous donc, alors, ce que vous ne pouvez pas faire et je le ferai.

— Ah ! volontiers, reprit l'autre. Je ne puis pas payer mon tailleur, ayez donc la complaisance de le faire pour moi. \*\*

Simone a dévoré en cachette la moitié d'un pot de confitures. Reproches de la maman qui l'a prise sur le fait :

— Fi, mademoiselle ! Si vous aviez une petite fille et qu'elle eût fait cette vilaine chose voyons, que lui diriez-vous ?

— Je lui dirais... je lui dirais... mangez le reste petite gourmande. \*\*

François, qui a de très mauvaises places au collège, parle de son camarade Paul qui est toujours premier dans ses compositions :

— Voilà, dit le papa, un enfant dont je voudrais bien être le père.

— Oh ! non, repart François.

— Et pourquoi ?

— Parce que son père est mort de l'influenza le mois dernier. \*\*

Sorti sous prétexte d'aller chez son coiffeur, Pontbiquet est rentré à quatre heures du matin.

Fureur de Mme Pontbiquet. Explications du coupable :

— Figure toi, chère amie, que cet idiot de perruquier m'avait coupé les cheveux trop courts. Cela m'allait si mal, que je n'ai pas osé reparaitre devant toi avant qu'ils eussent un peu repoussé ! \*\*

Un mystificateur entre un jour dans un magasin de vêtements confectionnés ayant pour enseigne : AUX CENT MILLE PALETOTS.

— Vous avez cent mille paletots, dit-il au patron.

— Oui, Monsieur.

— Est-ce que vous êtes occupé, en ce moment ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien ! je vais les essayer !

**ESOUFFLEMENT**

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible.



**GRATIS.**  
50,000 de Valeurs Gratuitement Demes et Fillettes de Paris...  
ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO. Toronto.

**QUELQUES CONSEILS !**

On ne saurait conseiller aux femmes qui souffrent, trop de prudence, une surveillance trop scrupuleuse dans le choix des remèdes, qu'à certaines époques elles sont presque invariablement appelées à prendre, aux traitements qu'il leur faut suivre pour régulariser le fonctionnement de l'organisme, pour traverser les périodes critiques de la jeunesse et de l'âge mûr.

Une médication spéciale est presque indispensable pour surmonter les faiblesses qui surviennent dans les circonstances, et, en tous cas, elle est constamment utile pour faciliter l'œuvre de la nature et lui enlever toute action pénible pour la femme.

C'est le moment de choisir à bon escient et de frapper à la bonne porte. Nous avons déjà à plusieurs reprises exposé ici les vertus médicales et les effets merveilleux des **PILULES ROUGES DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**.

Nous avons indiqué les grands avantages qu'offre le système de consultation gratuite, organisé par la Compagnie et permettant aux femmes malades de profiter d'abord des conseils des médecins spécialistes éclairés, qui peuvent les instruire sur la nature de leur maladie, sur le traitement à suivre, sur le mode d'utilisation de ces fameuses **PILULES ROUGES**, dont l'effet est merveilleux pour les femmes faibles et délicates.

Et surtout, nous avons cité déjà par milliers les témoignages des malades qui avaient été guéries et qui proclamaient les effets prodigieux de ce magnifique remède.

On a pu apprécier par le ton même de ces nombreuses lettres ce qu'elles avaient de sincère, de spontané, de cordial, de pathétique.

Celles qui ont écrit ces lettres sont des femmes qui ont souffert, qui ont subi les tortures des maladies de leur sexe, qui se sont vues à deux doigts des opérations les plus douloureuses ; qui ont pu apercevoir, réellement brandi devant elles le couteau du chirurgien, le scalpel de l'opération ; mais qui ont échappé à cet atroce cauchemar parce qu'un jour leur bonne étoile a fait tomber sous leurs yeux le nom et l'adresse des médecins spécialistes de la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**. Elles ont cru et elles ont été guéries. Elles sont sorties de l'obsession de l'acier et doucement, tranquillement, par degrés, grâce à l'influence et à l'action bienfaisante des **PILULES ROUGES**, elles ont vu à l'écart la douleur, revenir la force, la joie, la tranquillité.

On ne doit pas s'étonner si leurs lettres, si leurs certificats respirent cet enthousiasme, cet élan débordant.

Celles-là seules qui avaient le pied dans le gouffre pouvaient remercier avec autant d'effusion leurs sauveurs.

Mais le feu même, la chaleur de ces attestations peuvent quelquefois paraître suspects ; on veut y soupçonner plus de sentiments que de fond, plus d'exaltation que de réalité.

Aussi, n'est-il pas mauvais de mettre à côté de ces certificats si respectables et si précieux qu'ils soient, d'autres qui empruntent une plus haute valeur encore au caractère sacré des personnes qui les ont délivrés à la position qu'ils occupent, à leur dévouement, à leur philanthropie, à leur absence de toute teinte de sympathie personnelle ou d'entraînement du contact des idées du dehors.

S'il y a quelque chose qui fasse honneur à notre Canada, qui lui ait donné sur tout le continent américain en particulier un lustre et un éclat incomparables, ce sont bien ces maisons d'éducation féminine, ces couvents, dont la tenue, dont la valeur éducative sont renommées dans le monde entier.

Les couvents canadiens sont fameux dans toute l'Amérique, en dehors de leurs mœurs religieuses dont nous sommes trop humbles pour faire l'éloge, par la haute instruction des Sœurs qui y enseignent ; par les soins spéciaux apportés à l'éducation morale et physique ; par l'observation des sages prescriptions de l'hygiène la plus stricte.

Les Sœurs dévouées qui sont à la tête de ces institutions sont plus que méritées ce sont des femmes remarquables, des femmes supérieures joignant à la plus profonde piété, aux plus hautes vertus, une connaissance intime de la vie, un amour constant du bien-être matériel comme de la santé morale des jeunes filles qui leur sont confiées pour en faire des femmes utiles à la foi, à la société, au pays.

On comprendra alors sans peine quel prix s'attache aux témoignages suivants que viennent de recevoir les médecins spécialistes de la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE** et que nous publions ci-après :

16 février 1901.

« Nous avons fait l'essai des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et nous constatons qu'elles produisent un très bon effet dans les nombreux cas d'anémie. »

**LES RELIGIEUSES DE JESUS MARIE, Sillery, Québec.**

1er mars 1901.

Nous ne voulons certainement pas commenter ces documents émanant d'une source aussi élevée ; nous nous ferons un scrupule d'y ajouter le moindre mot qui en déflorerait la simplicité, l'exactitude et la force. Ce sont là des faits, une attestation nette et il n'y a rien à ajouter, sauf ceci :

Aux femmes qui souffrent et qui auraient encore une arrière-pensée, une aversion, un scrupule à se soumettre aux traitements des **PILULES ROUGES**, de se dire ceci :

Voici les **SEURS** de Jésus-Marie, des religieuses admirables de sagesse et de dévouement, des femmes instruites, à même de prendre des conseils des sommités de la science médicale. Elles ont non seulement charge d'âme sur les jeunes filles qui leur sont confiées, mais elles ont encore une responsabilité absolue, complète de leur existence, de leur santé.

Et les **SEURS** leur donnent les **PILULES ROUGES** ;

Et les **SEURS** affirment que les résultats sont très satisfaisants ;

Et les **SEURS** disent que les personnes faibles recouvrent leurs forces après avoir pris des **PILULES ROUGES** ;

Voyons, peut-on demander quelque chose de plus ; peut-on fermer les yeux et se boucher les oreilles devant un des témoignages aussi décisifs ?

Femmes pâles, femmes faibles, femmes nerveuses, femmes qui sentez les approches de l'âge critique, n'hésitez pas un instant ; rendez-vous à l'évidence ; vous pouvez être encore sauvées et votre seule chance de salut est de vous adresser aux médecins spécialistes de la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**.

**Confort dans la Literie !**

Si vous n'avez jamais eu un de nos matelas pour dormir vous ne savez pas quel sommeil véritablement reposant ils procurent ; ils sont faits des meilleurs matériaux dans notre propre fabrique, sous notre surveillance personnelle et vendus avec un seul profit, car vous achetez directement du fabricant.

Venez nous voir à ce propos.

**Renaud, King & Patterson**

**652 Rue Craig**

**THEATRE NATIONAL FRANÇAIS**

Quand le Théâtre National Français rouvra ses portes, le 24 courant, avec, à l'affiche, le célèbre drame à grand spectacle de M. Sienkiewicz, *Quo Vadis*, il sera complètement transformé à son avantage. Les vastes dimensions de sa mine permettront de monter les drames à grand spectacle qui, jusqu'à présent, n'ont été joués que sur les grandes scènes parisiennes, et sa troupe, bien établie, composée d'artistes d'une réputation dont nous devons connaître les noms prochainement, sera réellement sans rivale sur le continent.

Les travaux d'agrandissement et d'embellissement marchent rapidement grâce à l'activité d'une armée de 150 ouvriers.

Incessamment, on établira la nouvelle galerie et la nouvelle toiture pour lesquelles la Phoenix Bridge Co. et non la Dominion, comme on l'a annoncé, a fourni, les soliveaux les poutres et les colonnes en fer.

La tôle qui, par mesure de précaution contre le feu, sera employée dans le théâtre, a été fournie par la Pedlar Roofing Co.

Tandis que, sous la direction de M. Lavallée, l'habile entrepreneur-menuisier, de nombreux ouvriers remettent complètement à neuf l'intérieur du Théâtre National, d'autres s'occupent des travaux de consolidation qui assureront la complète sécurité des spectateurs.

On nous informe que nombre de personnes ont déjà retenu leurs places pour les premières représentations de *Quo Vadis*, qui sera monté avec un luxe de décors et une figuration extraordinaires. Nous conseillons à nos lecteurs et à nos lectrices de suivre leurs exemple car, bien que les dimensions de la salle doivent être considérablement augmentées, on refusera sans doute du monde à la porte du théâtre, à toutes les représentations de la première semaine.

**TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC**

La pauvreté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans les organes de la digestion et dans les sucs gastriques, de là, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour ramener l'estomac à son état normal, employer le traitement par les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

Hier, c'était la fête de Mme Rapi-neau.

Son mari pour lui faire une surprise, lui annonce qu'il lui apporte un brillant...

—Oh ! donne-le vite, fait Mme Rapi-neau, étonnée et ravie.

—Pour la chaussure ! se hâte d'ajouter le vieux pingre.

**N'ATTENDEZ PAS**

Sitôt que l'enfant est embarrassé de la gorge, donnez-lui du *Baume Rhumal*. Vous éviterez ainsi cette terrible maladie.

Aux chutes du Niagara :

Un touriste, au guide. — Est-ce que nous approchons de la cataracte ?

Le guide, sans s'émouvoir. — Oui, monsieur, c'est tout près, et, si ces dames veulent bien se taire un instant, vous allez entendre le bruit formidable.

**POPULARITE JUSTIFIEE**

C'est à juste titre que le *Baume Rhumal* est populaire : il guérit la toux, le rhume, la bronchite, la grippe, la coqueluche.

**NOUVELLE MACHINE FRANÇAISE**

M. DELORY, inventeur-fabricant à Blois (Loir-et-Cher), France, a l'honneur d'informer les tailleurs, coupeurs et tous confectionneurs qu'il a mis en vente, en tous pays d'Amérique, au prix de trois cents francs, une nouvelle machine de son invention (brevetée en tous pays et diplômée), pour la plus parfaite création de vêtements quel qu'en soit le style, régularité par le déplacement de ses tiges, la régularité des mesures, une grande précision dans la coupe et la conformité de tous sujets. (Très grand succès en Europe). — Adresse let-trée comme et-dessus.

**ELIZABETH OUELLET**

Est guérie par les

**Pilules de Longue Vie (Bonard)**

Après 16 années de souffrance.



MELLE ELIZABETH OUELLET.

*La Cie Médicale Franco-Coloniale.*

MESSIEURS,

Pendant 16 années j'ai horriblement souffert de maux de tête, de douleurs atroces dans le dos, et dans les reins ; cela occasionnait le manque d'appétit qui, naturellement, amenait la dyspepsie et la faiblesse. Le jour, je pouvais à peine me traîner, et je ne dormais pas pendant la nuit. Ma peau devenait sèche et brûlante, des frissons subits me prenaient après ces accès de fièvre. Mes lèvres étaient toujours sèches, et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, des palpitations de cœur me causaient des énervements qui se changeaient en engourdissements semblables à la paralysie. Non seulement mon cas n'a pu être guéri par les huit médecins qui me traitèrent, mais pas un seul ne le comprenait. Tous m'abandonnèrent. Sur l'entrefaite une de mes amies me fit part de sa guérison par les Pilules de Longue Vie (Bonard). Confiant d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos médecins qui m'ordonnèrent de prendre des Pilules de Longue Vie (Bonard). Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie.

C'est un plaisir pour moi de vous dire ce qu'a opéré votre remède sur une mourante, et je trouve que c'est aussi un devoir de le recommander à toutes les femmes qui souffrent.

Veuillez me croire votre reconnaissante,

Melle ELIZABETH OUELLET, 89 rue St-François-Xavier.

L'efficacité des **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** a valu des milliers de Certificats de ce genre.

C'est un fait reconnu qu'un grand nombre de médecins ont tellement confiance aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'ils les prescrivent à leurs patients quand ils ont des cas désespérés.

Envoyez votre adresse et les détails de votre maladie. C'est tout ce qu'il faut pour vous assurer gratis une boîte de **PILULES RE LONGUE VIE (Bonard)**.

Toutes les correspondances sont lues par des médecins expérimentés et discrets, qui répondent eux-mêmes aux patients.

Vous, Mesdames, qui lisez ces lignes, et qui êtes bien portantes, n'avez vous pas une parente ou une amie qui ne jouit pas de ce bonheur ? Alors, pourquoi ne pas faire acte d'humanité et d'amitié pour elles. Faites-leur part de ce que dit Mademoiselle Ouellet de sa guérison. Si vos amis sont trop faibles, ou si elles ont déjà eu des déceptions dans l'essai d'autres remèdes, faites acte de dévouement, écrivez-nous pour elles, en donnant tous les détails.

*Nous sommes si certains que ces PILULES sont infaillibles pour guérir les personnes qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et de Debilité générale, que pour les convaincre nous leur enverrons GRATIS une Boîte-Echantillon sur réception d'un timbre de 2 cents et du Coupon ci-joint.*

**LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.**

|                                                                                                           |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><b>10,000 Boites</b><br/>.. DE ..<br/><b>PILULES DE LONGUE VIE</b><br/>(BONARD)<br/><b>GRATIS.</b></p> | <p><b>DETACHEZ CE COUPON.</b></p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>.....</p> <p>Nom et Adresse .....</p> <p style="text-align: right;"> <br/>No. 18                 </p> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

**La Revue Mame** Charmante publication illustrée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement : un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

**DUPUIS & LUSSIER**  
AVOCATS  
Chambre No 1, édifice de La Presse

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ETRANGER  
**BEAUDRY & BROWN**  
INGENIEURS CIVILS ET ARPENITEURS  
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

**GUERI EN TRES PEU DE TEMPS** **Etes-vous Grevé ?**

**ALDERIC PILON**, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

**La Compagnie de Montréal**  
POUR LA  
**GUERISON des RUPTURES**  
**129c, RUE RACHEL**  
(Coin Chambord)  
**MONTREAL.**

Prenez les tramways de la rue Amherst.

**Pas un sou avant votre complète guérison.**

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

**GRATIS,**

Nous avons récemment introduit de jolis cadres et Photographies vraiment artistiques. Splendide ment décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c, mais comme nous en avons 100,000 à découper nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons **une prime d'une valeur exceptionnelle**, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des **35 primes de valeur.** Venez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera **envoyée franco.**

**Colonial Art Co., 8 Confederation Bldg., Toronto.**

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**  
1712 rue Sainte-Catherine  
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Vient de paraître : *Le Fantôme*, par P. Bourget, 90c.; *L'Honneur d'une femme*, par Daniel Lesueur, 90c.; *M. Bergeret à Paris*, par A. France, 90c.; *Au coin d'une dot*, par L. de Tinsau, 90c.; *La faute d'autrui*, par H. Ardel, 90c.; *Amie de cœur*, par R. Maizeroy, 90c.; *Quarante ans de Théâtre*, (4me vol.) par Francisque Sarcey, 90c.; *Lettres à la fiancée*, par V. Hugo, 90c.; *Le Roi du Kiondyke*, par A. Turanne, 90c.; *Ce que chante l'amour*, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : *Les Annales politiques et littéraires*, 5c. *Le Soleil du Dimanche*, 6c. *Le Supplément du Petit Journal* et du *Petit Parisien*, 3c. *La Lecture pour Tous*, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE & EVALUATEUR  
Membre A. A. P. Q.  
No. 146 Rue Saint-Jacques  
MONTREAL.

**Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour**

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le *Petit Collier Electrique* du Dr Fouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minimum de 50 cents.

**INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN**  
162, RUE ST-DENIS  
MONTREAL

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**  
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de **L'OBESITÉ**



**FUCUS PHYTOLOGICA SAUTER**

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :  
**PHARMACIE LACHANCE**  
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal  
PRIX, \$1.25 LA BOITE  
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

23096



— Vous ne savez pas ce que c'est que de marier une fille unique. Vous n'avez jamais été mère...  
— N... non... en effet !

**VOYAGES RIVET**

L'Angleterre La France La Suisse L'Italie

... DEPART LE 28 JUIN 1901 ...

ITINÉRAIRE,  
Montréal, Paris, Venise, Marselles,  
Liverpool, Lucerne, Florence, Lourdes,  
Londres, Milan, Rome, Bordeaux,  
Rouen, Lugano, Gènes, Paris,  
\$190.00 \$325.00 \$450.00

Programme envoyé sur demande, 97 rue St-Jacques. Bureau No 9

**MONTRE EN OR GRATIS**

Et un magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une magnifique montre avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de beaux Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.

**RIPANS**

**AU THEATRE**

On éprouve parfois une sensation de faiblesse et de suffocation, accompagnée souvent de maux de tête. Le cœur bat fortement, on devient étourdi, et l'on se sent mal à l'aise. L'attaque peut ne durer qu'une minute ou elle peut être assez forte pour obliger une personne à quitter le théâtre. Ce cas se présente assez fréquemment lorsqu'on a bien dîné avant la représentation. Il résulte d'une certaine forme d'indigestion causée par la mauvaise ventilation et la tension de l'esprit qui se produit en suivant une pièce.

Comme mesure de précaution, les gens devraient prendre une **RIPANS TABLE** après un bon dîner. Elle aidera l'estomac à digérer la nourriture, et l'air vicié ainsi que l'excitation ne causeront aucun trouble. Elle chassera les mauvais effets d'un trop bon repas. Cette coutume est maintenant établie chez les personnes sages et cultivées.

10 pour 5 cents  
Dans toutes les pharmacies

ON DEMANDE.—Un cas de mauvais goût auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent l'adouleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Pureté du TEINT  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désodorif, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

11 date de 1849

**GEN DREAU**

DENTISTE  
No 22, rue St-Laurent  
MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

**J.A. DUMAS**  
TEL. BELL  
M. 142.

Photographe  
112 Rue Vitré  
Coin St-Laurent.  
MONTREAL.

# LA FEMME DETECTIVE

## Grand Roman Dramatique

### PREMIERE PARTIE

#### LA NUIT SANGLANTE

—Un ancien de Poissy, oui... C'est moi qui lui ai tatoué sur le cuir les dessins que tu vois, et c'est de la jolotte ouvrage, je m'en vante...

Le premier homme mal vêtu serra fortement le bras du second pour lui imposer silence.

Un agent cria :

—Circulez ! circulez !

Un nouveau groupe de six personnes venait d'entrer pour prendre la place de celui qui défilait devant les cadavres.

Les deux bandits (nous pouvons hardiment les désigner ainsi) sortirent de la Morgue, s'éloignèrent d'un bon pas, tout en causant, et remontèrent le quai de la Tournelle dans la direction du Jardin des Plantes...

—Voyons... voyons... disait l'un, tu ne t'es pas trompé ? Tu es bien sûr d'avoir mis le nom sur la frimousse du bonhomme refroidi ?

—Sûr et certain... foi de Sylvain Cornu... J'ai connu le particulier à Poissy, je te le répète, quand j'y ai tiré mes cinq ans... il y a déjà du temps de cela... C'était un malin, et qui faisait partie, à ce qu'il paraît, d'une bande de rufins.

Ça ne l'a pas empêché de glisser sous le couteau d'un surineur.

—Ils avaient sans doute eu des raisons ensemble...

—Dis donc...

—Quoi ?...

—Si nous allions toucher deux mots de la chose à la Préfecture ? Il y aurait peut-être une prime...

—Non, merci, mon vieux Galoubet... Ça ne serait pas à faire... La Préfecture, vois-tu, j'abomine ces endroits-là... On vous questionne, on vous embrouille, et ça vous met les trois quarts du temps dans l'embaras... Que la police se débrouille toute seule... Nous n'avons pas besoin d'aller lui raconter nos petites affaires... A Chaillot les confidences, et ceux qui les font...

—Tu as raison, après tout...

—Parbleu !...

—Allons-nous boire un dé de vitriol...

—Tout de même... ça nous réchauffera le fanal... Entrons chez un manezingue...

Les deux camarades remontèrent du côté de l'ancien marché aux chevaux, et ils s'installèrent en face d'un carafon d'eau-de-vie frelatée, dans un cabaret borgne.

\* \*

Au parquet de la Préfecture de police on avait tout mis en œuvre, nous le savons, pour trouver la piste de l'assassin, ou des assassins, et le manque absolu de résultats commençait à donner quelque inquiétude.

Les rapports des agents, arrivant l'un après l'autre à la Préfecture, ne contenait aucune indication utile, ne jetaient pas la moindre lumière dans les ténèbres insondables.

Le chef de la sûreté se creusait la tête.

Il cherchait sans le trouver un moyen ingénieux de lancer Jodelet et Martel sur une bonne voie.

De son côté le juge d'instruction Paul de Gibray, dont les mystérieuses complications de l'affaire surexcitaient l'amour-propre professionnel, essayait sans succès de trouver le fil conducteur dans le labyrinthe où il s'égarait.

Il avait donné l'ordre de placer au milieu de la foule, aux abords du tombeau Kourawieff, de la Morgue et de la maison du loueur rue Ernestine, des agents en bourgeois.

Ces policiers, choisis par ceux dont la physionomie placide inspirait la confiance, auraient l'air de curieux eux-mêmes, pourraient prêter l'oreille, tout écouter, tout entendre, et recueillir peut-être une indication précieuse.

Ce moyen bien simple, presque élémentaire, avait réussi plus d'une fois.

On sait que généralement, presque toujours, les criminels, poussés par un sentiment irraisonné et inexplicable, sont assez maladroits pour venir voir le théâtre de leur crime, ou le cadavre de leur victime.

Les agents chargés de cette mission rentraient la tête basse, n'ayant entendu que des choses oiseuses, des phrases vides de sens, et n'ayant rien par conséquent à répéter, ce qui les humiliait beaucoup.

Dans l'après-midi du second jour, au moment où M. de Fibray se préparait à quitter son cabinet, un huissier vint le prévenir que le procureur de la République désirait causer avec lui.

Le juge d'instruction se rendit à l'instant auprès du magistrat qui le faisait demander.

#### XLI

Les premières paroles du procureur de la République furent celles-ci :

—Avez-vous du nouveau, mon cher maître ? Votre habileté, ou tout simplement le hasard, ont-ils mis dans vos mains l'extrémité du fil conducteur ?

—Hélas, non ! répondit M. de Gibray.

—Quoi, l'affaire en est au même point ?

—J'ai honte de l'avouer.

—Toujours des ténèbres ?

—Toujours !... Je ne puis même réussir à me former une opinion sur les mobiles du double meurtre, car la seule chose qui me paraisse absolument certaine, c'est que les deux assassinats ont un auteur unique... J'ai cru d'abord que nous étions en face de crimes commis par des gens haut placés agissant dans quelque intérêt de famille, ou cédant à la nécessité de cacher à tout prix un secret terrible...

—Et vous avez repoussé cette idée ?

—D'une façon presque absolue...

—Pourquoi ?

—Parce que l'évidence semble me commander l'incrédulité, ou tout au moins le doute... Les victimes n'appartenaient point aux classes élevées... l'homme avait un tatouage sur le bras... lui et la femme portaient du linge sans marque...

—Ceci ne prouve rien... peut-être étaient-ce des domestiques de grande maison, agissant pour leurs maîtres...

—Soit... mais dans quel but aurait-on tué d'humbles serviteurs ?

—Dans le but d'anéantir avec eux un secret de famille dont ils étaient probablement détenteurs.

—Des domestiques de grande maison sont connus de beaucoup de monde ; on les aurait reconnus déjà à la Morgue...

—Qui vous dit qu'ils ne le seront pas ?

—Rien, assurément.

—L'affluence des visiteurs est-elle considérable à la Morgue ?

—Enorme... Les gardiens de la paix ne laissent entrer les curieux que par groupes de six personnes...

—Et, parmi ces curieux, on a placé des agents de la sûreté ?

—Bien entendu...

—Lesquels ?

—Jodelet et Martel, deux fins limiers très estimés à la Préfecture...

—Deux fins limiers, je vous l'accorde, répliqua le procureur de la République, mais en somme deux détectives vulgaires et routiniers, utiles seulement lorsqu'ils ont affaire à des assassins de profession dont toutes les ruses leur sont familières, dont ils connaissent les habitudes, les plaisirs, les repaires et les façons de travailler, ce que j'appellerais volontiers la *marque de fabrique* du crime... Dans les circonstances où nous nous trouvons, leur habileté ne m'inspire aucune confiance... Ils sont déroutés, vous le voyez bien... ils marchent à tâtons... n'avancent pas... ne trouvent rien... Il nous faudrait ici un de ces policiers supérieurs comme il s'en produit de temps à autre, qui savent jouer tous les rôles, prendre tous les visages, et semble aussi bien à leur place dans le grand monde que dans un bouge... Ils ont le don, ceux-là, de percer à jour d'un seul coup d'œil les trames les plus compliquées... Ils flairent la piste du criminel comme le chien de chasse flaire la piste du gibier...

En regardant la blessure, ils devinent par quelle arme elle a été faite et quelle main tenait cette arme... Bref, ils semblent doués littéralement du don de seconde vue... c'est un de ces hommes qu'il nous faudrait...

—Un LECOQ !... un JOBIN !... murmura le juge d'instruction. A coup sûr de tels policiers verraient clair dans les ténèbres qui nous entourent... Par malheur, il n'y en a plus aujourd'hui de leur force... Le procureur de la République réfléchit pendant quelques secondes, puis brusquement demanda :

—Vous souvenez-vous de Mme Rosier ?

—Mme Rosier ? répéta Paul de Gibray en interrogeant sa mémoire qui ne répondit point à l'appel.

—Ou plutôt d'Aimée Joubert... reprit le magistrat.

—Ce dernier nom ne m'est point inconnu.

—C'est celui d'une femme qu'un misérable avait trouvé moyen de compromettre par de fausses apparences, et qui passa en cour d'assises sous prévention d'assassinat... Au cours des débats elle parvint, mais non sans peine, à démontrer son innocence et fut acquittée... Une fois libre, elle voulut se venger du scélérat qui avait failli l'envoyer à l'échafaud. Pour le chercher mieux, elle se fit attacher à la police, prouva des aptitudes de premier ordre, déploya des qualités hors ligne, suivit la piste du calomniateur, et mit les agents à même de l'arrêter... Il leur glissa entre les mains et disparut, mais il fut condamné par contumace à la peine de la mort... Vos souvenirs reviennent-ils ?

—Parfaitement... Le nom d'Aimée Joubert m'a remis sur la voie.

—Cette pauvre femme était la plus honnête per-

sonne de ce monde... continua le procureur de la République. Elle avait prit goût à l'existence mouvementée et aventureuse des policiers... Elle demeura attachée à titre auxiliaire, à la brigade de sûreté... On l'avait surnommée l'ŒIL-DE-CHAT, parce qu'elle voyait clair dans les trames les plus ténébreuses, comme les chats voient clair la nuit... Elle a rendu de nombreux et grands services dans les affaires criminelles et politiques, notamment à l'époque du complot Œrsini... C'était une *nature*, comme on dit aujourd'hui... Elle marchait de pair avec Jobin, avec Lecoq, qui lui accordaient toute leur estime... Malheureusement elle a quitté la police depuis quatre ou cinq ans...

—La Préfecture ne pourrait-elle se l'attacher de nouveau ?

—Ce serait difficile, puisqu'on la pressait de rester et qu'elle s'est obstinée à prendre sa retraite...

—Peut-être obtiendrait-on qu'elle s'occupât exceptionnellement d'une seule affaire...

—Peut-être, en effet... Dans tous les cas on pourrait le lui demander et, si elle refusait d'intervenir personnellement, elle ne refuserait pas un conseil...

—Elle est à Paris ?

—Je le suppose... Elle y était du moins il y a un an... Elle est venue me voir et me consulter au sujet de quelque chose qui l'intéressait... j'ai conservé pour elle beaucoup d'estime, elle le sait bien...

—Vous devez avoir de l'influence sur cette femme...

—Un peu, je crois.

—Eh bien ! usez de cette influence et faites en sorte qu'Aimée Joubert nous vienne en aide... Vous avez pensé à elle... Où Jodelet et Martel échouent, elle réussira !

—Je vais tâcher de la voir aujourd'hui même M. de Gibray se leva ; il allait prendre congé.

A ce moment précis, un huissier entra dans le cabinet pour annoncer que le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations judiciaires sollicitaient une audience du procureur de la République.

Ce dernier donna l'ordre de les introduire aussitôt, et il ajouta :

—S'ils nous apportent une bonne nouvelle, qu'ils soient les bienvenus...

L'huissier sortit et reparut au bout d'un instant précédant les nouveaux venus, accompagnés d'un homme qui n'était autre que Letellier, le marchand de couronnes de la rue de la Roquette.

—Qu'y a-t-il, messieurs ? demanda le chef du parquet.

Le chef de la sûreté répondit, en désignant Letellier :

—Il y a, monsieur le procureur de la République, que selon M. Letellier, qui est un commerçant honorable dont j'ai reçu la visite dans mon cabinet, l'auteur du double assassinat du Père-Lacaise et de la rue Ernestine serait avant une heure en notre pouvoir...

—Est-ce possible ? s'écria Paul de Gibray pouvant à peine croire ce qu'il entendait.

Le procureur de la République, s'adressant au marchand d'objets de deuil, lui dit :

—Vous êtes certain de ce que vous avancez, monsieur ?

—Absolument certain... répliqua Letellier.

—D'où vous vient cette certitude ?

—Il y a deux heures j'ai reconnu l'homme, au moment où il sortait du Père-Lacaise et montait dans une voiture...

—N'avez-vous pas été le jouet de quelque ressemblance ?...

—Non, monsieur... je me suis approché de lui et je lui ai parlé...

—Et vous ne l'avez point fait arrêter sur-le-champ ?

Je n'avais pas sous la main un seul sergent de ville... j'ai bien regardé de tous les côtés... point de képis à l'horizon... D'ailleurs une tentative d'arrestation aurait fait du bruit, de l'esclandre... mon brigand aurait pu nous filer entre les doigts... J'ai cru beaucoup plus prudent de le filer pour savoir où il loge... Ne se doutant de rien, il ne bougera pas...

—Ainsi, vous l'avez suivi ?

—Oui, monsieur... jusqu'au *Grand-Hôtel*.

—Mais est-ce bien là qu'il demeure ?

—Je m'en suis assuré.

—Comment ?

—En questionnant un employé de l'établissement...

—Quelle est la nationalité de cet homme ?

—Il est Russe.

—Russe... répéta le juge d'instruction. Ceci explique l'étranger signalé par tous les témoins...

—Son nom ? demanda le procureur de la République.

—Il s'appelle ou du moins se fait appeler le comte Smoiloff...

—Vous l'avez reconnu, dites-vous ? Vous le connaissez donc ?

—Je le reconnais pour l'individu qui m'avait acheté, le jour du crime, la couronne d'immortelles retrouvée dans le tombeau.

—Et monsieur avait précédemment reconnu cette couronne... appuya le juge d'instruction. Je vais signer à l'instant même un mandat d'amener et faire procéder, si c'est possible, à une arrestation immédiate...

—Moi, je vais donner des ordres... dit le chef de la sûreté.

Paul de Gibray poursuivit en s'adressant à Letellier :

—Vous voudrez bien, monsieur, accompagner les agents qui vont se rendre au *Grand-Hôtel*, et demeurerez à leur disposition jusqu'à ce que le criminel signalé par vous soit en lieu sûr... On vous indemniserà pour votre temps perdu, si vous le désirez.

—Ne parlons pas de ça, monsieur... répliqua Letellier d'un ton très digne. Grâce à Dieu je suis à mon aise et je ne réclame rien, me trouvant trop payé par la joie d'avoir livré un scélérat à la justice de mon pays...

—Je vous remercie, monsieur, et vous félicite de votre bon vouloir et de votre désintéressement... Grâce à vous, peut-être aurons-nous bientôt le mot d'une monstrueuse et sanglante énigme.

—Monsieur le chef de la sûreté, ajouta le procureur de la République, n'oubliez pas que perquisition doit être faite dans le logement occupé par ce Russe au *Grand-Hôtel*...

—Soyez tranquille, monsieur, la perquisition sera sérieuse...

—Hâtez-vous donc et, si le criminel à l'éveil, ne lui laissez pas le temps de se reconnaître.

M. de Gibray remonta dans son cabinet afin de signer le mandat d'amener, tandis que le chef de la sûreté donnait ses ordres à des agents.

Au bout d'un quart d'heure deux voitures partaient du Palais de Justice pour se rendre au *Grand-Hôtel*.

## XLII

Selon le désir de Verdier, caché sous le pseudonyme et sous la soutane de l'abbé Meyriss, on avait déjeuné rapidement rue de Suresnes et l'on s'était séparé après les résolutions prises dans l'entretien auquel ont assisté nos lecteurs.

Maurice avait été chargé de découvrir l'adresse de l'ancien architecte Ludovic Bressolles, et de se procurer copie de l'acte de naissance de Simone Dharville, fille naturelle de Valentine Dharville, femme Ludovic Bressolles avec lequel nous avons fait connaissance rue Vavin, chez le peintre Gabriel Servet.

En quittant le petit hôtel de la rue de Suresnes, le reporter du journal le *Scorpion* se rendit au cabinet de lecture du passage de l'Opéra, et demanda si la collection du Bottin existait dans l'établissement.

On lui répondit qu'on pouvait mettre à sa disposition les treize dernières années.

—Treize années ! se dit-il. C'est à coup sûr plus qu'il n'en faut pour que mes investigations aboutissent.

Les treize gros volumes furent installés par ordre de dates sur une table recouverte d'un tapis vert, et

Maurice commença ses recherches en prenant l'année la plus reculée.

Le premier et le deuxième volumes consultés ne lui fournirent aucun renseignement, soit que M. Bressolles n'eût pas fait inscrire son nom à la direction de l'almanach des cent mille adresses, soit qu'il eût été oublié dans le recensement opéré chaque année par le soin des éditeurs de cet indispensable et volumineux recueil.

Au troisième volume Maurice fut plus heureux. A la page réservée aux architectes il trouva le nom et l'adresse.

Ludovic Bressolles était indiqué comme demeurant au numéro 23 du boulevard des Filles-du-Calvaire.

Seulement, il y avait onze ans de cela.

Depuis onze ans, M. Bressolles pouvait avoir déménagé plus d'une fois.

Maurice inscrivit sur une page de son agenda le renseignement qu'il venait de trouver, prit l'année suivante du Bottin, et se mit en devoir de vérifier si en effet M. Bressolles n'avait point changé de domicile.

Trois volumes répondirent négativement en donnant la même adresse, mais au suivant le nom disparut de la liste des architectes.

Le chercheur eut un mouvement de dépit facile à comprendre.

Il prit une autre année.

Le nom ne paraissait point.

Une autre encore.

Toujours rien.

Il alla jusqu'au dernier volume, s'obstinant dans une espérance qui devait être finalement déçue.

Le Bottin ne faisait plus mention de M. Bressolles. Evidemment celui-ci s'était retiré des affaires et cessait de faire partie du corps des architectes de la bonne ville de Paris.

—Serait-il allé en province ? se demanda Maurice.

Et, fiévreusement, il se mit à feuilleter tous les volumes, à partir où le nom de Ludovic Bressolles disparaissait à Paris.

La partie réservée aux départements resta muette.

Maurice ferma le dernier bouquin avec mauvaise humeur, paya sa séance, sortit, prit une voiture, et se fit conduire au numéro 23 du boulevard des Filles-du-Calvaire.

Course inutile !

Depuis l'époque inscrite par le jeune homme comme étant celle de la résidence de Ludovic Bressolles dans la maison, l'immeuble avait changé trois fois de propriétaire, et trois concierges s'y étaient succédés.

Le concierge actuel ignorait non seulement la demeure, mais le nom de M. Bressolles.

Très désappointé, très ennuyé, Maurice regagna sa voiture en donnant de grand cœur à tous les diables les gens qui déménagent et deviennent introuvables juste au moment où on a besoin de les trouver.

Une chance lui restait cependant, celle de tomber sur un architecte ayant conservé des relations avec son ancien confrère et pouvant donner son adresse.

Maurice entra dans un café, se fit servir un bock, demanda le Bottin de l'année, releva les noms d'une demi-douzaine d'architectes en exercice, les inscrivit sur son carnet et résolut de les passer immédiatement en revue.

Le premier qu'il questionna répondit :

—Inconnu...

Chez le second, chez le troisième, chez le quatrième, la réponse fut identique.

Le cinquième, enfin, put donner un renseignement.

Il avait connu Ludovic Bressolles et se souvenait de lui à merveille... Il savait que son confrère, ayant hérité d'une assez grosse fortune, s'était retiré des affaires, et depuis plusieurs années il n'avait point entendu parler de lui.

—Bressolles doit avoir quitté Paris et vivre de ses rentes en province... ajouta-t-il. C'était un homme de goûts et de mœurs paisibles.

Chercher ailleurs devait fatalement aboutir à un résultat négatif.

Maurice se dit qu'il fallait provisoirement s'arrêter,

et recourir à d'autres moyens pour découvrir la piste du mari de Valentine Dharville, du père de Marie Bressolles.

Ces investigations infructueuses avaient pris beaucoup de temps.

Cinq heures du soir allaient sonner.

En conséquence il se fit conduire rue de Navarin.

Il monta chez lui et, et profitant de sa solitude, il reprit sur le rayon du haut de sa bibliothèque le portefeuille qu'il y avait placé au milieu des liasses de vieux journaux et de brochures.

Ce portefeuille, on s'en souvient, renfermait les originaux des copies gardées par l'abbé Meyriès, lors de la première entrevue, rue de Grammont, hôtel des Pays-Bas.

Maurice l'ouvrit.

Il joignit aux papiers qu'il contenait déjà la lettre et la grille mises par lui sous les yeux de Jules Thermis et du faux abbé.

—Edgard Allan Poë affirme que les objets les moins cachés sont les plus introuvables... murmura-t-il. Et il le trouve... Néanmoins ce portefeuille me semble trop mal à l'abri. Il faudrait aviser à le mettre en lieu plus sûr...

Entrant alors dans un cabinet noir qui lui servait de garde-robe, il se dirigea vers un angle où de vieilles malles de voyage se trouvaient entassées ; il ouvrit l'une d'elles, fendit d'un coup de canif la grosse toile qui garnissait l'intérieur du couvercle, et glissa sous cette toile le précieux portefeuille.

Ceci fait et la malle soigneusement refermée, il repagna son cabinet.

Maurice procéda minutieusement à sa toilette de soirée, endossa un paletot chaud par-dessus son habit noir et sortit à pied.

Arrivé à la hauteur de l'église consacrée à Notre-Dame-de-Lorette, il se dit :

—J'ai près d'une heure devant moi... Si j'allais faire une petite visite à ma bonne amie Mme Rosier... Ma foi, oui... Elle sera si contente de me voir.

Et il se dirigea du côté de la rue de la Victoire.

Arrivé à la maison portant le numéro 32 de cette rue il entra et, s'approchant de la loge de la concierge, demanda :

—Mme Rosier est-elle chez elle, je vous prie ?

La concierge connaissait le nouveau venu, car elle l'accueillit par son plus gracieux sourire en répliquant :

—Oui... oui, monsieur Maurice... vous pouvez monter... Mme Rosier est chez elle...

Le jeune homme remercia du geste et gravit lestement les marches jusqu'au second étage.

Là il s'arrêta.

Une seule porte existait sur le palier.

Il sonna deux petits coups à cette porte qui s'ouvrit au bout de quelques secondes, et une vieille servante parut sur le seuil.

—C'est monsieur Maurice... s'écria-t-elle, en tournant la tête du côté de l'appartement comme pour être entendue de quelqu'un, j'aurais dû le reconnaître à sa manière de sonner deux fois... Entrez, monsieur Maurice.

Et elle fit passer le jeune homme devant elle.

A peine la porte était refermée qu'une femme d'environ quarante-cinq ans, le visage illuminé par la joie, accourut à la rencontre du visiteur.

Elle lui prit maternellement la tête entre ses mains, et l'embrassant à dix reprises, avec une véritable furie de tendresse, elle lui dit :

—Cher enfant, je n'espérais plus te voir aujourd'hui et j'en avais un gros chagrin, car tu es resté six jours sans venir ! Ah ! comme le temps me paraissait long !

## XLIII

—A moi aussi le temps paraissait long, bonne amie, répondit Maurice avec une émotion sincère.

—Vrai ? demanda Mme Rosier rayonnante.

—Je vous l'affirme...

—Alors, pourquoi ne venais-tu pas ?

—Parce que cela m'était impossible...

—On peut tout ce qu'on veut...

—Je le voulais, mais toujours, au moment de venir, je me trouvais pris... Il faut me croire et me pardonner, bonne amie... J'ai beaucoup travaillé pour mon journal... et en dehors de ce travail j'ai dû m'occuper d'une affaire...

—Une affaire sérieuse ?

—Oui, et qui va probablement me permettre de gagner pas mal d'argent...

Tandis que s'échangeaient les répliques qui précèdent, la maîtresse du logis avait conduit son visiteur, dans la salle à manger où le poêle ronflant entretenait une douce chaleur et où la table était toute servie.

—Tant mieux, mon cher enfant !... cent fois tant mieux !... reprit Mme Rosier en embrassant de nouveau Maurice. Tu me donneras des détails en dînant, car tu dîneras avec moi, n'est-ce pas ?

—Je ne le puis, à mon grand regret...

—Pourquoi ?

—Je suis engagé... J'ai promis... je dîne chez Brébant avec des amis...

—Le visage de Mme Rosier exprima quelque inquiétude. Un de ces dîners qui se prolongent jusqu'à minuit et après lesquels on joue jusqu'au matin.

—Soyez tranquille... fit Maurice en souriant. Je serai sage... je rentrerai de bonne heure...

—Me le promets-tu ?

—Positivement.

Tâche de tenir cette promesse, cher enfant... N'abuse pas de ta santé, de ta jeunesse, de ta vigueur... On a beau être robuste... Une imprudence suffit souvent pour détruire l'équilibre... Tu es déjà fatigué... Je te trouve un peu pâlot.

En disant ce qui précède, Mme Rosier étudiait avec une attention passionnée la figure de Maurice, où se voyait en effet l'empreinte d'une fatigue très réelle.

Dans le regard de cette femme il y avait de la tendresse, de la crainte, presque de l'angoisse. Ses yeux, qu'un nuage de larmes semblait voiler, n'étaient pas ceux d'une amie, d'une sœur, mais ceux d'une mère fixés sur son fils bien aimé.

Assise près du jeune homme, elle lui tenait les mains dans les siennes et les pressait doucement.

Mme Rosier, nous l'avons dit, était une femme de quarante-cinq ans, mais on aurait facilement pu la croire de quelques années plus jeune.

Sinon jolie, du moins agréable ; d'une taille moyenne mince et souple, elle avait des cheveux châtain foncé très abondants, encadrant son visage ovale aux traits gracieux et distingués, quoique irréguliers.

L'intelligence rayonnait sur sa physionomie.

Ses yeux, sans être grands, étaient remarquables par leur expression. La pupille semblait en certains moments se dilater, et le regard devenait alors d'une profondeur inouïe.

Ces yeux devaient voir dans les ténèbres comme ceux des chats ; ces regards devaient descendre jusqu'au fond des âmes.

—Tu as la fièvre, cher Maurice... dit tout à coup Mme Rosier au jeune homme dont les mains brûlaient les siennes.

—Non, je vous assure...

—A quoi bon nier ? Je sens bien que ta peau est sèche et que ton pouls bat trop vite.

—Bah ! ce n'est qu'un peu de fatigue.

—Tu abuses du travail... et du plaisir...

—Il est certain que j'ai été un peu surmené ces jours derniers, mais cela va cesser, car la nouvelle que je voulais vous apprendre, l'heureuse affaire dont je vous parlais, consiste en ceci : Un brave et riche Hollandais, ex capitaine de navire, que j'avais vu souvent il y a un an et que j'ai rencontré il y a deux jours, vient se fixer à Paris afin de faire des études dans les bibliothèques et dans les archives du ministère de la marine, et de préparer un grand travail historique demandé par son gouvernement... Il m'attache à sa personne en qualité de secrétaire, avec de beaux appointements... C'est une position d'argent et d'avenir, car je lui deviendrai vite indispensable pour l'aider dans ses recherches et rédiger ses notes... Il ne pourra plus se passer de moi... Je serai son *alter ego*. Je l'accompagnerai partout.

—Tu quitteras Paris ? fit vivement Mme Rosier, dont les couleurs disparurent.

—Pour voyager seulement, car le capitaine se plaît à Paris et compte y établir sa résidence définitive... J'y reviendrai donc toujours avec lui...

—Ah ! tu m'avais effrayé... reprit l'excellente femme avec un soupir d'allègement. Je suis habituée à toi, vois tu, mon cher Maurice, je t'aime comme si tu étais mon fils, et rien que l'idée de me séparer de toi me fait venir les larmes aux yeux.

En effet, Mme Rosier essayait ses paupières humides...

Maurice l'embrassa.

—N'ayez ni souci, ni chagrin, bonne amie... lui dit-il. Je vous jure bien de ne m'expatrier jamais... Il m'en coûterait trop, à moi, de quitter pour toujours celle qui a si généreusement remplacé près de moi la mère que je n'ai pas connue...

Le jeune homme prononça ces paroles avec une émotion qui fit trembler sa voix.

Nous n'oserions affirmer que cette émotion fut sincère, mais Mme Rosier ne pouvait que s'y laisser prendre, et s'écria en appuyant ses lèvres sur le front de Maurice :

—Ah ! cher, cher enfant, qu'elle serait heureuse, ta mère, en te voyant si bon, si aimable, si travailleur... Comme elle doit te bénir du haut du ciel, et demander à Dieu de veiller sur toi sans cesse...

Brusquement elle réagit contre l'attendrissement qui s'emparait d'elle et, changeant de conversation, elle poursuivit :

—Ainsi tu vas être le secrétaire de ce capitaine hollandais ?

—J'entrerai demain en fonctions.

—Quel sera le chiffre de tes appointements ?...

—Huit mille francs.

—Mais c'est très joli cela !... Avec tes six mille francs de pension, cela te constitue une véritable petite fortune...

—Je ferai des économies...

Mme Rosier eut aux lèvres un pâle sourire.

—Des économies ! répéta-t-elle. Les économies d'un homme de ton âge, avide de plaisir, tu me permettras de n'y pas croire... Je ne vois d'ailleurs aucun mal à ce que tu t'amuses, pourvu que tu saches jouir de tout sans abuser de rien... Heureusement le travail est un préservatif... et tu aimes le travail, grâce à Dieu !... tu comprends qu'un désœuvré manque à sa tâche dans ce monde et n'est point un homme honorable...

—Certes, je le comprends, et je le prouve en vivant comme je vis...

—Tu ne songes point à te marier, n'est-ce pas ? demanda Mme Rosier, avec une sorte de vague inquiétude.

—Je n'y songe pas du tout... quant à présent du moins... et en cela je suis vos conseils... Pour prendre femme, il faut avoir le courage de dire adieu sans regret au côté joyeux et insouciant de la vie... et j'avoue que je me sentirais en aucune façon ce courage-là... Nous verrons plus tard...

—Plus tard... oui, plus tard... murmura Mme Rosier dont une ombre soudaine avait voilé le front, et même pas du tout... ajouta-t-elle. Qui sait ? Cela vaudrait peut-être mieux pour toi...

—Cependant, à trente-cinq ou quarante ans, si je trouvais une femme riche, il me semble que la chose pourrait être utile... répliqua Maurice.

—Sans doute, mais, d'ici à dix ou quinze ans, nous avons le temps d'y penser...

—Largement ! fit le jeune homme avec un sourire. Il tira sa montre de son gousset, regarda le cadran et quitta son siège.

—Tu pars ? demanda Mme Rosier.

—Oui... On doit se mettre à table à huit heures et il est huit heures moins dix... Je serai de quelques minutes en retard...

—Quand te reverrai-je ?

—Le plus tôt possible...

—C'est trop vague...

—Eh bien ! d'ici à deux ou trois jours...

—Et tu dîneras avec moi ?

—Je vous le promets...

—Et tu ne resteras plus désormais si longtemps sans venir ?

—Je ferai tout pour venir souvent... C'est une grande joie pour moi de vous voir, vous le savez bien, bonne amie...

—Cher enfant !...

Maurice embrassa Mme Rosier, qui lui rendit ses baisers avec usure, l'accompagna sur le palier, le regarda descendre et, quand il eut disparu dans la spirale de l'escalier, rentra chez elle, se laissa tomber sur un fauteuil, cacha son visage entre ses mains et éclata en sanglots.

La crise de douleur de la pauvre femme se calma peu à peu, mais quand ses larmes se tarirent, quand les sanglots ne soulevèrent plus sa poitrine, son visage conserva l'empreinte d'une souffrance intérieure violente.

—Oui... oui... plus tard, ou plutôt jamais... murmura-t-elle d'une voix sourde, en promenant autour d'elle un regard égaré. S'il se mariait maintenant... si même il se mariait un jour, il faudrait lui révéler le terrible secret... il faudrait lui dire qu'il est né dans une prison, d'un père infâme... d'un père assassin... que ce père s'appelait Pierre Lartiges, un échappé des bagnes, et que sa mère, Aimée Joubert, connue aujourd'hui sous le nom de Mme Rosier, a fait pendant quinze ans partie de la police !

—Lui révéler cela, mon Dieu ?...

—Le cher enfant pourrait-il m'aimer encore ? Pourrait-il ne pas me mépriser et ne pas me maudire ?

On frappa doucement à la porte.

—Entrez... dit la pauvre femme.

La servante ntre-bâilla l'huis et demanda :

—Puis-je servir, madame ? Il se fait tard...

—Oui, Madeleine vous pouvez servir...

Et Mme Rosier, gagnant la salle à manger, s'assit à sa table solitaire.

#### XLIV

Laissons Maurice se rendre chez Brébant au grand dîner offert la veille par le comte Yvan Smoiloff à tous les convives du vicomte Guy d'Arfeuilles. Retournons un peu en arrière et suivons les deux voitures qui conduisaient au Grand-Hôtel le commissaire aux délégations, le chef de la sûreté et ses agents, et enfin le marchand de couronnes de la rue de la Roquette.

Il était trois heures et demie lorsque les deux fiacres — afin de ne point attirer l'attention, — s'arrêtèrent à l'angle du boulevard et de la place de l'Opéra.

Les agents avaient reçu leurs instructions.

Un seul devait suivre les magistrats à l'intérieur.

Le rôle des autres était de veiller aux abords de l'hôtel et de prêter main-forte dès le premier appel si le besoin de leur assistance se faisait sentir.

Naturellement M. Letellier accompagnait le chef de la sûreté.

Celui-ci se présenta seul au bureau du Grand-Hôtel, laissant un peu en arrière le commissaire aux délégations, le marchand de couronnes et l'agent.

—Monsieur, demanda-t-il à l'employé qui se trouvait là, vous avez ici, n'est-ce pas, un voyageur nommé le comte Smoiloff ?

Sans même consulter le registre *ad hoc*, l'employé répondit :

—Parfaitement, monsieur... Un jeune Russe de haute distinction...

—Est-il en ce moment chez lui ?

—Je vous l'apprendrai dans quelques secondes...

L'employé appuya sur un timbre électrique, puis, approchant de sa bouche le pavillon d'un tube acoustique, il prononça cinq ou six mots ; ensuite il appliqua contre son oreille l'extrémité d'un autre tube, et presque aussitôt dit à haute voix :

—Non, monsieur... Le comte Smoiloff est sorti depuis une demi-heure...

—Ce renseignement est-il certain ?

—Absolument certain. Je me suis adressé au garçon de service de l'étage où demeure le comte.

—A merveille... Veuillez, monsieur, me montrer le livre sur lequel vos voyageurs sont inscrits...

L'employé regarda son interlocuteur avec une surprise manifeste et s'écria :

—Mais à quel titre, monsieur, me demandez-vous cela ?

—Je suis le chef de la sûreté.

—Il suffit, monsieur... Je n'ai qu'à me mettre à vos ordres... Voilà le livre.

—Ouvrez-y la mention relative du voyageur russe...

—La voici...

—Lisez tout haut.

—“ Comte Yvan Smoiloff, sujet russe, arrivant de Saint-Petersbourg...—papiers en règle.”

—Il est entré ici ?

—Le 16 décembre... voilà par conséquent huit jours.

—Connaissez-vous déjà ce jeune homme ?

—Non, monsieur.

—N'était-il donc jamais venu à Paris ?

—Il n'était du moins jamais descendu au Grand-Hôtel...

—Vous ignorez où il se trouve en ce moment ?

—Comment le saurais-je, puisque j'ignorais même qu'il fût sorti ?...

—Supposez qu'il rentrera dîner ?...

—C'est peu probable

—Il ne prend donc point ses repas à la table d'hôte du Grand-Hôtel ?

—Il y déjeune quelquefois, mais il n'y dine jamais...

—Savez-vous où il a ses habitudes ?

—Non, monsieur... Je sais cependant qu'il a dîné chez Brébant hier avec quelques amis, et qu'il n'est rentré que bien avant dans la nuit.

—Quelle chambre occupe-t-il ici ?

—Un appartement complet, portant le numéro 54...

—Veuillez, je vous prie, donner l'ordre qu'on m'y conduise.

—Mais, monsieur... commença l'employé avec un véritable effarement.

Le chef de la sûreté l'interrompit :

—Ne craignez point de vous compromettre, monsieur... lui dit-il... Le commissaire aux délégations judiciaires m'accompagne, et nous agissons en vertu de pouvoirs réguliers. Voici un mandat d'amener lancé contre le comte Smoiloff, et je dois opérer avec mes agents, une perquisition sérieuse dans l'appartement qu'il occupe.

—J'obéis, monsieur... on va vous conduire... mais il doit y avoir ici quelque malentendu quelque... erreur...

—Je ne crois pas, monsieur...

—Il est impossible que le comte Smoiloff, un si parfait gentleman, un homme si riche, ait quelque chose à se reprocher.

—Tant mieux pour lui... Soyez certain qu'il ne sera point inquiété s'il a la conscience nette.

L'employé frappa de nouveau, à trois reprises, sur le timbre électrique.

Un garçon entra dans le bureau.

—Conduisez monsieur et les personnes qui l'accompagnent à l'appartement du comte Smoiloff, numéro 54, et qu'on leur ouvre la porte de cet appartement... lui dit l'employé.

Il ajouta, mais beaucoup plus bas, en s'adressant au chef de la sûreté :

—Je vous en prie, monsieur, agissez le plus secrètement possible et ne laissez pas soupçonner le motif qui vous amène... Une descente de police, vous le savez aussi bien que moi, produit partout un effet déplorable, à plus forte raison dans une maison de l'ordre de celle-ci...

—Soyez tranquille... les choses seront faites discrètement et sans scandale, je vous le promets... De votre côté vous voudrez bien, si le jeune Russe rentrait pendant que je serai chez lui, le retenir un instant, ne point lui donner l'éveil et m'aviser de son arrivée...

—Vous pouvez compter sur moi, monsieur...

—J'y compte d'autant plus qu'il est probable que nous avons affaire à un misérable de la pire espèce...

—Le comte Smoiloff... un misérable !... interrompit l'employé stupéfait.

—Parfaitement, continua le chef de la sûreté, et qu'en lui donnant les moyens de nous échapper, vous vous rendriez en quelque sorte son complice...

—Ah ! je n'aurai garde... A qui se fier, mon Dieu ! à qui se fier ?

—Venez monsieur, dit le garçon, je vais vous conduire...

En sortant du bureau le chef de la sûreté s'arrêta près du groupe composé du commissaire aux délégations, du marchand d'objets de deuil et de l'agent Jodelet.

—Il est sortit, leur dit-il. M. Letellier va rester ici en faction avec Jodelet, afin de reconnaître notre homme s'il rentrait, et de lui mettre la main au collet s'il essayait de fuir.

—Bien, monsieur... répliqua l'agent.

—Nous, mon cher maître, nous allons faire perquisition dans l'appartement de ce personnage qu'on enveloppe ici d'une considération tout à fait hors ligne... Ne perdons pas de temps... Venez...

Le garçon conduisit les deux magistrats à l'appartement portant le numéro 54 ; il leur fit ouvrir la porte par son collègue de service au premier étage et se retira.

Rien de suspect ne s'offrit aux regards des deux visiteurs.

Des vestons et des pardessus étaient accrochés aux portemanteaux.

Le chef de la sûreté les examina pour ainsi dire à la loupe et n'y put découvrir aucune tache de sang.

On explora les meubles.

Les tiroirs étaient vides.

Deux grandes malles de voyage, appartenant au jeune Russe, furent ouvertes.

L'une contenait des vêtements de drap et des fourrures.

L'autre renfermait du linge marqué des initiales Y S surmontées d'une couronne de comte.

Du reste, ni papiers, ni armes.

La perquisition la plus minutieuse ne donna que des résultats absolument négatifs.

Le chef de la sûreté appela le garçon de service.

—Savez-vous, lui demanda-t-il, si le voyageur qui habite cette appartement a donné du linge à blanchir hier ou ce matin ?

—Ce matin, oui, monsieur... trois chemises de jour, trois chemises de nuit, six mouchoirs de poche et trois paires de chaussettes... C'est moi qui ai préparé le paquet pour la blanchisseuse de l'hôtel.

—Vous n'avez pas remarqué sur le plastron ou les poignets d'une des chemises des taches rouges semblables à des éclaboussures de sang ?

—Oh ! non, monsieur... Le comte Smoiloff change de linge tous les jours... Son linge est aussi propre quand il le quitte que quand il le met.

Le chef de la sûreté désigna les vêtements accrochés aux portemanteaux.

—Pliez ces effets, commanda-t-il, et mettez-les dans ces malles...

Le garçon obéit.

Les deux malles furent fermées à clef, et par ordre des magistrats descendues au bureau de l'hôtel.

—Notre perquisition est finie... dit le chef de la sûreté au représentant de la gérance. Je mets ces malles sous votre responsabilité... Elles ne doivent sortir d'ici que sur un ordre écrit du parquet...

—Soyez tranquille, elles n'en sortiront pas avant que l'ordre arrive...

—J'y compte... Je vais laisser des agents à la porte, sur le boulevard, mais n'en prenez nul souci... Ne vous préoccupez de rien... Tout sera fait sans bruit, tout se passera sans esclandre... Rien ne compromettra l'hôtel.

L'employé salua, en murmurant quelques mots de gratitude.

Les deux magistrats sortirent pour aller rejoindre Letellier et Jodelet.

—Monsieur le chef de la sûreté me permettez-vous de lui demander s'il a trouvé des indices ? fit ce dernier